U d'/ of Ottawa
39003002447943

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/refletsdufeusurq00canu

MAR 2 1972

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Reflets du Feu

SUR QUINZE VISAGES

DES MASSES, DES VILLES ET DES HOMMES

— L'ŒUVRE DE CANUDO —

Les Romans des Foules Nouvelles.

La Ville sans Chef. *(Le Monde illustré.)*
Les Libérés, avec une préface de PAUL ADAM. *(E. Fasquelle.)*
Les Transplantés. *(E. Fasquelle.)*

Les Poèmes.

S. P. 503. Le Poème du Vardar suivi de la Sonate à Salonique. Avec une Image de l'Auteur par PICASSO; un Commentaire de Sons par MAURICE RAVEL; un Commentaire de Couleurs par BENEDICTUS et un Ex-Libris par LAMBERT. *(La Renaissance du Livre.)*
Dit Panam, avec les bois gravés de RAOUL DUFY. *(Société Littéraire de France.)*
La Chanson de Vatiluck, avec les planches sacrées de l'église de Vatiluck. *(A paraître.)*

Les Spectacles.

La Trilogie méditerranéenne :

Dionysos, tragédie mythique. *(La Vita Letteraria, Rome.)*
La Mort d'Hercule, tragédie héroïque. *(A paraître.)*
Le Délire de Clytemnestre, tragédie héroïque. *(L'Europe Artiste.)*

Les Exégèses.

La IXe Symphonie de Beethoven, Vision exégétique. Suivie d'un appendice musical tiré de la Partition. Orné des illustrations de LÉONARD DE VINCI, ÉMILE BOURDELLE, PAUL VULLIAUD et C. DABANNE. *(La Plume.)*
L'Homme (Psychologie musicale des Civilisations), depuis l'origine de la Danse et du Chant jusqu'à nos jours. *(E. Sansot.)*
Music as a Religion of the Futur. La Musique comme Religion de l'Avenir. B.-D. Conlan tr. *(Foulis, Londres.)*
Dante et Saint François d'Assise. Essai sur le Poème d'une époque. L'Évangile moral méditerranéen. *(Société Dante Allighieri, Paris.)*
L'Évolution du Sens de la Vie chez Gabriel d'Annunzio. *(Les Arts de la Vie.)*
César Franck et la jeune école musicale française. *(La Nuova Antologia, Rome.)*
Le Théâtre de Gabriel d'Annunzio. *(E. Figuière.)*

— OUVRAGES DU CAPITAINE CANUDO —

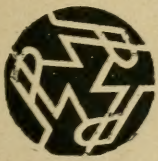
Jours Gris et Nuits Rouges en Argonne. *(Ed. Hélios, Marseille.)*
Combats d'Orient. *(Hachette et Cie.)* Prix Montyon.
Mon Ame Pourpre. Roman de la Forêt et du Fleuve. L'Argonne et le Vardar. *(La Renaissance du Livre.)*
Reflets du Feu. Quinze Visages des Masses, des Villes et des Hommes. *(La Renaissance du Livre.)*

CANUDO

Reflets du Feu

SUR QUINZE VISAGES

DES MASSES, DES VILLES ET DES HOMMES



PARIS
LA RENAISSANCE DU LIVRE
78, Boulevard Saint-Michel, 78

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PN
6143
.C3
1921

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés
pour tous pays.
Copyright by La Renaissance du Livre, 1921.

OFFRANDE

Ces Visions de la Guerre en deçà
de la Frontière de la Mort
où les hommes ont renouvelé dans l'horreur
l'esprit et la face du monde
sont dédiées
à la mâle volonté méditerranéenne
d'Elena B...

C.

I

Visage des Masses

I

Visages de la guerre, loin du front.

« La guerre hors la guerre, sans la guerre, loin de la guerre. »

En parcourant à je ne sais combien de reprises la France dans sa longueur, j'ai vu aussi la guerre hors la guerre. Point de canonnade, point de bruit de fer roulant, rythmé par les sabots des chevaux d'artillerie, ou le haut murmure des roues caoutchoutées, scandé par les trompes des automobiles. Point de visions de sang, de fureur et de mort, ou celles, plus tragiques, si possible, des colonnes marchant

vers la ligne de feu. Loin du Front, toute la guerre guerroyée est invisible, à peine imaginable d'après les « communiqués ». Et pourtant, elle est là, réelle, vivante, présente ; elle est partout, dans toute la France, dans chaque ville, dans chaque village, dans chaque hameau, dans chaque plaine que l'on traverse, et au sommet de toutes les hauteurs de France.

La guerre était partout. Mais ses aspects variaient comme les accords successifs d'un formidable thème musical : le thème épique jeté sur le monde moderne, développé par ce grand souverain de la vie humaine qu'est le destin des Races.

J'ai vu la guerre partout. Les visions de la guerre bondissaient parfois devant les yeux, là où elles sont le moins attendues. Une évocation de sang, tout à coup, vous saisissait en passant à travers des champs, et c'était un factionnaire immobile à la

garde d'un pont, d'un chemin, d'un lot quelconque du patrimoine national : il se dressait avec un pantalon couleur et image de sang. Ailleurs, c'est autre chose qu'un homme seul, c'est un groupe d'hommes teintés de bleu, teintés de khaki ; une multitude d'hommes, qui sont là parce que la guerre est sur le monde, organismes sociaux créés par la guerre, organes nouveaux dans le sein de la Société.

En deçà de l'arrière, c'est-à-dire du dernier échelon du Front, dans la zone de l'intérieur, les visions de la guerre loin de la guerre formaient un tourbillon de volontés, d'espoirs et de souffrances que la nation ignorait avant l'heure du déclenchement tragique. Les hôpitaux, les gares avec leurs infirmières, les camps de préparation ou de concentration, et l'aspect même des villes, des grandes villes surtout, aucun cinématographe ne saurait en fixer

vraiment toute l'évocation pour l'avenir. Le visage de la France a changé. Et les centres de la guerre loin de la guerre, sont souvent, oh! très souvent, émouvants, poignants, autant que bien des « secteurs du Front ».

Peintre ou poète, celui qui a été touché par ces images de la « grande chose épique », éloignée du Front, a voulu sans doute les retenir, les a cachées dans les tréfonds de sa mémoire. Un jour, en passant par les mêmes endroits, redevenus les paisibles champs, les villes actives, calmes ou fiévreuses, où les hommes s'efforcent de trouver à leur vie une raison de bien-être, il ne les reconnaîtra plus, comme on ne reconnaît plus une scène d'où sont disparus le drame et ses décors.

Ces centres de la haute lutte, à des centaines de kilomètres de la ligne où les races avaient leurs millions de champions

qui affirment le droit héroïque à la vie, je veux les représenter comme je les ai vus, en parcourant dans sa longueur la nation bouleversée. Ce sera le Visage guerrier de la France, dans les régions que l'ennemi ne foula pas. Le visage d'une nation, dans les reflets lointains du grand feu qui brûle ses couleurs de mort sur huit cents kilomètres ensanglantés.

La guerre a changé pendant longtemps le cours des courants humains. Les villes ne tendaient plus leurs habitants vers d'autres villes, comme des bras qui saisissent et rapportent, frémissant de toutes les convoitises chaudes de la vie sociale. Les fleuves humains des intérêts et des plaisirs en perpétuel mouvement, avaient changé leur cours. Les noyaux de la vie s'étaient répandus partout, animant les campagnes désertes, donnant une âme mouvante à des pays que les larges cou-

rants ordinaires des hommes ne touchaient pas. Cette âme mouvante était celle de la guerre, partout.

Les nouveaux courants établis n'étaient que deux : celui des hommes qui se préparaient à aller dans le pays du Front, s'attendaient à y aller, y allaient ; et le courant de ceux qui en revenaient. Le premier, c'est la phalange des êtres sains, la gloire vivante de la vigueur d'un peuple, volonté et muscles prêts à l'étreinte de la Haine. Et l'autre, c'est la phalange de la force touchée, de l'énergie brisée, de la mâle puissance blessée...

On ne voyait la force « qui se prépare » que dans le nombre incroyable de soldats dans les villes — tout citoyen est un soldat — et dans les camps, et dans les champs où ils vivaient, où ils s'exerçaient. La force « qui se répare », on la voyait aussi dans les rues, dans les gares, dans les

squares, où le soleil printanier s'attarde, pendant que les enfants, printemps d'une nation, font leurs jeux où perce désormais un instinct guerrier. Les yeux de ceux qui vont sont encore vagues, pleins de tous les nuages de la vie, ouverts sur l'inconnu embrasé vers lequel les pousse la fatalité de la patrie. Les yeux de ceux qui reviennent ont des lueurs particulières, reflets des incendies du sang, et comme un étonnement puéril devant « l'autre vie », celle d'avant la guerre, celle d'en deçà du Front, qu'ils retrouvent sans la reconnaître tout à fait...

L'heure sonnera, après nous, qui sera consacrée par les poètes à l'ouragan épique sous lequel nous avons joué le jeu tragique de la vie et de la mort, pendant tant de mois. Ils créeront peut-être les belles légendes, plus belles que l'histoire, où l'histoire s'inscrit selon les plus profondes aspi-

rations des peuples, et s'exprime selon leur puissance harmonique. Rien n'apparaîtra plus méprisable, que la basse exploitation de la guerre, faite par ces écrivains plus ou moins célèbres, installés à Paris, dans les rédactions luxueuses, et qui chantaient leurs mandolinades sentimentales où la grande France semble s'abêtir jusqu'au plus vulgaire larmoiement sur les guerriers du Front, lesquels s'en moquaient.

Les alexandrins sentimentaux plats et pitoyables qui déshonorent certains quotidiens et certaines revues à fort tirage, n'atteignent même pas l'émotion gauche, mais intense, de chansons que le peuple jette aux carrefours de la patrie.

Les poètes nouveaux créeront dans le cours des années, avec le recul de la farouche vision, la légende des races qui se rénovent, comme les poètes de l'époque

de fer créèrent la légende de Roland, où les nouveaux peuples méditerranéens ont puisé leur ardeur séculaire. L'Empire eut moins de chance. Il eut Bérenger tout entier, et un peu Victor Hugo ; mais la « légende de l'Empereur », la démocratie républicaine ne permit pas qu'elle se formât.

Pendant la tourmente, on n'a pu qu'arrêter les aspects de notre guerre sur l'écran du souvenir précis et borné. On était photographe, arrêtant la lumière sanglante dans des formes innombrables, laissant à ceux qui viendront l'image dont chacun de nous fut frappé. L'annaliste, le chroniqueur, n'est plus seul, aujourd'hui, à la suite d'un roi vainqueur ou vaincu. Un grand nombre de combattants ont jeté sur le papier les parcelles de l'âme nationale.

Voilà pourquoi je veux noter quelles

furent mes surprises devant les visions de la guerre hors la guerre, en deçà du Front, dans les pays où n'arrivaient pas les échos des fières canonnades ; où pourtant les guerriers se préparaient ou se réparaient, dans les camps, dans les hôpitaux, dans les grandes villes.

II

Un camp de préparation dans le Gard.

Le visage d'un camp change de mine, d'expression, de signification, comme un visage humain. Mais aucun camp ne saurait avoir les multiples aspects, l'âme multiple du camp des Garrigues à Massillan, aux environs de Nîmes. Les troupes qui se succèdent subissent toutes l'emprise du grand maître du plateau haut et découvert, où des milliers d'hommes, depuis les débuts de la guerre, se sont préparés à se battre, à tirer, à manœuvrer.

Pendant quelques semaines, il n'y

eut là que ces bataillons de volontaires venus d'Italie, ou des nids italiens de France, et qui composèrent dans l'Argonne le quatrième régiment de marche sous le commandement d'un homme héritier d'un nom superbe. D'autres bataillons du même régiment se formaient à Montélimar. Ceux des Garrigues l'emportèrent à l'épreuve, par une rudesse et une discipline qui leur venaient d'une préparation admirable confiée à deux hommes de rare valeur.

L'un était le colonel Betboy, le légendaire colonel Betboy, dont toutes les troupes qui se sont battues au Tonkin, en Afrique, en Chine, connaissent et racontent les exploits extraordinaires. Jadis terreur des Pavillons Noirs Tonkinois, qui mirent sa tête à prix et ne l'eurent pas, le colonel Betboy, commandeur de la Légion d'Honneur, et fier de quarante-quatre campagnes, a été le cœur véritable du quatrième ré-

giment de marche de la fière Légion Étrangère. Le commandant Latapie, tombé dans l'Argonne, le secondait avec une activité et une méthode capables d'accomplir le miracle de discipliner, d'aguerrir totalement les volontaires étrangers passés sur le plateau de Massillan dans la préparation et l'attente du feu.

Un autre maître, capricieux et irrésistible, se chargea de son côté de faire à ces hommes une enveloppe charnelle, rompue à tout, solide et tenace. Il les habitua à supporter toutes les volontés et toutes les contradictions de la nature, à avoir chaud pour subir aussitôt la plus âpre sensation du froid, et à savoir tolérer le jeu serré de la pluie, du soleil et de la neige. Ce maître des corps, c'est le mistral ; il est le souverain incontesté du haut plateau de Massillan. Les tentes rondes, les marabouts, sont ses dociles

servantes, car elles se chargent de seconder, bruissantes et frémissantes, tous les caprices du maître.

Après quelques mois passés au camp des Garrigues, les hommes peuvent affronter les intempéries. Ils sont faits à tout. Et l'air est là si pur, tout miasme étant implacablement balayé, que les poitrines les plus faibles se renforcent et les dos se redressent.

Si l'on créait des lieux de « cure militaire », comme il en existe de cure solaire ou marine, le camp des Garrigues serait à nommer en tête, avec sa température et ses aspects continuellement différents.

Et rien n'est plus beau que ce camp sous la lune. La lune le voile d'une âme nébuleuse et fantômale. Les marabouts semblent alors lourds et inertes comme de grands morts sous de ronds manteaux de brume épaisse. Pourtant, pas un instant on ne les

sent vides. L'énergie humaine qu'ils accueillent et cachent les rend, même la nuit, tous vivants, tièdes de vie. Parfois le brouillard les sépare, crée de larges espaces entre eux, les engloutit en partie. Alors, ceux que l'on voit encore s'éloignent fantastiquement, demeurent une étrange réalité vivante...

Certains jours, après la pluie, tout le camp était ennobli par le feu. Les Légionnaires y allumaient de grands feux de bois vert et humide, devant les tentes, pour sécher les effets. Sous les abris trempés, la fumée âcre apportait comme un espoir de sécheresse. Et les reflets jaunes et rouges du bois brûlé accentuaient le rouge du képi et les culottes des Légionnaires, qui fraternisaient autour des petits foyers, s'aidant à présenter au feu leurs effets étendus sur les bras.

Sous la lune et sous la pluie, l'aspect du

camp est toujours irréel. La troupe aussi me semblait souvent irréelle. Qu'était-elle? Un mélange bruyant de deux langues à la fois : parlées, hurlées, chantées en même temps.

Une préparation enfiévrée à la guerre, dans un camp si éloigné de la guerre qu'elle aussi ne paraissait qu'une hypothèse, un rêve très vague.

De temps en temps, on voyait passer sur la route de Massillan les batteries du dix-neuvième ou du trente-huitième d'artillerie qui vont au champ de tir à côté. Une vision de grosses croupes chevalines, de cordes, de cuirs, de fers, de roues, d'hommes à cheval, et puis cet ensemble fabuleux qui fait d'une pièce en route une seule chose, une bête vivante, de formidable puissance, en une vision unique d'où se détache seulement la noblesse horizontale et sacrée du canon, et celle

du chef de pièce chevauchant, noir et droit, à ses côtés. Un bruit souverain de fer roulant enveloppe le tout irrésistiblement. Le char de la destruction passe.

Cette vision, presque religieuse, nous secouait les nerfs à tous. On accourait pour la voir, car on n'avait pas encore été dans les pays du Front, et elle nous donnait une image profonde de la guerre, forte dans sa volonté de mort, servie avec une discipline de ferveur. Aussi, les jours de joie, au camp des Garrigues, étaient ceux que l'artillerie consacrait à ses tirs réels. On nous prévenait le soir, solennellement. Le lendemain, on respirait, derrière les batteries, dans le feu alternant des sections, toute la senteur de la destruction, l'odeur et le bruit de la guerre lointaine.

Un jour, notre bataillon reçut l'ordre de partir pour le Front. Après nous, les

marabouts allaient accueillir la véhémence des Joyeux. Nous avions eu l'automne, jusqu'à la première neige. Eux devaient y passer une partie de l'hiver. Dans les silences, la nuit qui précéda l'adieu au camp fut bien celle d'un départ. On entendait des voix confuses, la voix confuse d'êtres qui ne veulent pas s'endormir tout à fait. Le hennissement des chevaux, leurs coups de sabots contre le bois, suivis immuablement par le cri guttural des gardes d'écurie, entretenaient la sensation du départ.

Le frémissement en passait sur toutes les tentes, comme un vent faible ; on entendait sans discontinuer le susurrement des Légionnaires, leurs pas dans les allées, de petites voix d'appel. Les plus pressés faisaient leurs sacs. Les chiens aussi ne dormaient pas ; les inévitables chiens, amis des troupiers, qui viennent

on ne sait d'où, vers une troupe, sont les premiers à se montrer à l'heure des rassemblements, précédant les colonnes dans n'importe quelle marche, — et que l'on a été souvent forcé d'abattre au Front, car ces innocents pouvaient trahir notre présence. Les chiens rôdèrent toute la nuit à travers le camp, esprits vigilants. Dès le réveil en fanfare, tout le monde était en armes. Et le corps unique de mille hommes, formé par le rassemblement du bataillon, ondoyait vraiment au delà du camp.

Mille hommes étaient déjà ailleurs, par la pensée et le désir. Leurs pieds, immobiles dans les rangs qu'ils avaient formés sans attendre l'appel, semblaient déjà en marche, tant la volonté du départ s'étendait et se crispait sur tout le monde. Un long train filant sur le Nord, vers le Front mystérieux, était sans doute la seule

image vivante, dans ces esprits moulés en un seul corps uniformément milliforme, tendu vers ailleurs. L'heure arriva, les clairons et les tambours clamèrent la volonté de tous, firent éclater l'attente en un ondoiement métallique d'air. La force humaine s'enfla dans les allées, éleva l'âme du camp au-dessus des tentes et des armes. Le bataillon s'écoula dehors, enveloppé par le rythme singulier de la triple cadence des colonnes en marche : les pas humains, les bruits des sabots, le roulement du convoi. Quelques coups de sifflet, quelques ordres brefs, et le serpent bleu du bataillon s'allongea sur la route de Nîmes. Le camp des Garrigues s'était vidé comme un sac, vidé de l'énergie mâle qui allait se répandre et se ruer dans un des « secteurs » les plus agités du Front.

Je ne partis pas immédiatement avec

mon bataillon, que je devais rejoindre en Argonne. Je demeurai encore dans le camp qui apparaissait morne et mort. Les tentes étaient de grands oiseaux stupides, inertes, efflanqués, — des sacs vides vraiment, des sacs vides de la vigueur mâle qui les avait fait frémir pendant de longs mois. Rien ne les animait plus. Les allées donnaient la sensation de veines exsangues. Le camp tout entier était d'une pâleur flasque, anémiée.

La tristesse des quatre chevaux restés à l'écurie était touchante. Ils sentaient la puissance disparue, l'absence des quatre-vingts compagnons partis. Au mess, les quelques officiers restés se regardaient, s'observaient ; nous n'étions plus que quelques hommes et non une énergie compacte.

Nous partîmes aussi. Le camp devait ressusciter. Une nouvelle poussée humaine

devait gonfler de sang et de mouvement toutes ses veines. Nous cédâmes le pas aux Joyeux dans le camp de préparation du Gard ; eux le cédèrent à leur tour à un bataillon de Chasseurs...

La préparation des guerriers ne chômait pas, dans les volutes du mistral.

III

L'âme paysanne de la France.

Un beau cheval, qui a vécu pendant des semaines au milieu des bruits orageux de la poudre sur le Front, un admirable destrier, admirable malgré la réquisition cinquième ou sixième qui l'avait jeté entre les jambes d'un officier d'infanterie, ne saurait prouver sa joie de vivre dans le grand air silencieux, qu'en s'élançant de tout son galop de charge sur l'ample et paisible route ensoleillée.

La route était celle qui va de Bar-sur-Aube à Chaumont et à Clairvaux. Et, joyeux de parcourir enfin des espaces

libres, nous allions, ma bête et moi, vers un des lieux les plus tragiques rencontrés dans ma vie. Nous allions à la Maison Centrale de Clairvaux.

Nous allions vers quelque chose d'étrange, certes, et de haute angoisse : un abri de silence et d'immobile douleur, au milieu de la tourmente européenne.

Une prison, une grande prison, pendant la guerre.

La route était encore dans le pays du Front, dans la zone des armées, mais ne craignait plus l'invasion, ni ne tremblait sous le poids de la mêlée qui passe ou qui tonne. Le long de la route, la beauté austère du paysage, puis l'élégance verte de la forêt de Clairvaux, peuvent créer une âme romantique au cavalier heureux de la parcourir. Car la solitude y est grande, et le style naturel y est large et doux. Mais, peu à peu, on sentait la pré-

sence de la guerre ; on se souvenait là aussi de la farouche étreinte, ininterrompue, un peu plus loin, à quarante kilomètres à peine.

La verrerie de Bayel fonctionnait sans fièvre. Et des femmes s'en allaient avec les chevaux à l'abreuvoir, et des vieillards renouaient leurs mains, poings fermés, à la charrue qu'ils avaient abandonnée aux gars nés de leurs fortes amours champêtres. Les gars étaient ailleurs, les mains serrées sur d'autres poignées, sur des poignées de destruction. Les chevaux, qui suivent les femmes, plus que celles-ci ne les guident, semblent dociles, résignés et ossus comme des vieillards : les nobles bêtes de vigueur et de grâce étaient ailleurs, au service de la patrie. Sur la campagne, le sentiment de la guerre pesait par tout le poids immatériel du silence et de l'abandon.

Nous arrivions ainsi, au cœur de la forêt, dans un hameau pauvre. Les enfants nous firent le salut militaire. Les vieilles femmes regardaient, avec des yeux opaques de têtes ensommeillées, l'uniforme qui évoquait ceux partis du hameau, disparus dans l'horreur de l'orage de sang. Les jeunes femmes ne regardaient pas, se mouvant par ci par là dans le rythme du labeur laissé par les hommes. Une très vieille femme, si vieille, si décharnée que je ne voyais d'elle qu'un crâne sous un foulard, et les os de son squelette sous une toile qui me paraissait être faite de feuilles mortes et de terre, vint à moi, m'arrêta d'un regard, un beau regard luisant soudain de je ne sais quelle lumière.

— Voulez-vous boire un coup?

Je descends de cheval, pour lui donner mon obole en échange d'un breuvage quelconque, car la lourdeur de sa misère

et de celle du hameau sans hommes, tombée sur moi, m'avait donné le frisson de la sympathie. Puis, cette forme qui fut une femme, me parla de la guerre, mais de l'autre, de celle des septante douleurs clouées dans le cœur de la nation.

Si l'on pouvait saisir, aux débuts de la guerre, le portrait des pensées de chaque être humain dans toute l'étendue de la France, on en eût tiré une image épique, à n'importe quel moment. Les débris de conversations tombant des lèvres des passants révélaient l'idée fixe de la guerre présente. Elle planait sur la nation, traversait en tous sens les cerveaux. Mais bien plus angoissante devait être l'idée fixe de la guerre passée, chez ces vieillards perdus dans les campagnes, qui ne voient rien, savent peu, et ne peuvent que se souvenir, appliquant toute nouvelle que le vent leur apporte, aux faits auxquels

ils assistèrent, ou qu'ils connurent pendant «l'autre guerre». Leur jeunesse leur apparaissait ainsi, surgie d'un bond du giron des choses mortes, comme un cauchemar, sous l'unique forme du cauchemar oublié.

La vieille hôtesse du hameau me parla des Prussiens qu'elle avait vus. Elle revivait l'antique souffrance pâtie, se remémorant. Ses faibles mains se crispaient, cessaient de trembler.

— Nous attendons qu'ils reviennent. Les Bar-sur-Aubois ont défilé ici, il y a quelques mois, s'enfuyant. Nous ne pouvions pas nous en aller. Pourquoi faire? Nos gars n'étaient déjà plus là. Tous partis, quarante-deux. Mais il faut travailler, pour quand ils retourneront. Aussi, nous attendons. Les Prussiens ne peuvent s'arrêter ici : il n'y a rien. Ils peuvent nous tuer. Mais pourquoi faire?...

Je pus l'assurer que les Prussiens ne

viendraient plus, et elle m'écouta indifférente. Elle les avait déjà vus. Toute la région connaît depuis des siècles et des siècles l'invasion destructive. Ce fut Attila qui tortura Sainte Geneviève sur les vagues hauteurs de Bar-sur-Aube; et Napoléon, résistant aux barbares de l'Est, passa dans la petite ville, qui vit Joffre cent ans après. Et cette vieille femme était là une expression du sol même, ferme, immobile, dans la froide attente, comme la conscience séculaire et sereine de la race. Puis, quand elle sut que j'allais à la prison de Clairvaux, elle eut un sursaut d'émotion pleine de pitié.

— Ah! si les Prussiens allaient chez eux... Est-ce qu'ils peuvent se défendre? Les pauvres ! les pauvres ! les pauvres !

En vraie Française—gauloise et romaine, deux fois héroïque — elle eut pour les reclus la crainte qu'elle se refusait à elle-même.

IV

Une prison dans la tourmente : Clairvaux.

Les pauvres ! les pauvres ! les pauvres !

Les mots ont parfois une étrangeté sonore qui persiste en nous comme un grand bruit. Je m'éloignais déjà, lorsque la vieille femme les avait prononcés. Et ils me poursuivaient, en dedans, comme si mon sang même les faisaient monter à mes oreilles. Je connaissais cette sensation du mot, en chemin de fer ; celui qui vous poursuit prend naturellement la cadence de bruit de ferraille roulante, et ne

vous quitte plus, à tel point que l'on croit l'entendre crier par le vacarme des roues. « Les pauvres ! les pauvres ! les pauvres ! » Il me semblait vraiment que les sabots de mon cheval, lancé au galop, tiraient ces mots du sol durci.

Je m'arrêtai devant la seule auberge de Clairvaux, très triste, prêt à un spectacle de grande peine, avec le désir violent de me trouver au plus tôt dans la Maison Centrale, au milieu des « pauvres » dont la vieille femme du hameau m'avait donné l'obsession. Clairvaux n'est qu'une auberge, un hôpital formé par la guerre, et une prison. La rangée de maisonnettes appuyées au coteau n'est habitée que par les gardiens ; elle n'est donc qu'une main éloignée du corps de silence et de douleur, une main enchaînée aussi, car les gardiens des prisons sont les captifs de leurs captifs.

Du haut de sa loggia couronnée d'arbres séculaires, un grand saint ouvre les bras, dans un geste de pitié et d'exaltation mystique. Il fonda là un couvent au cours de temps féroces ; un autre abri de silence dans une tourmente humaine, un autre abri hors la vie, enveloppé de renoncements. Le couvent où les hommes se groupaient pour ne plus se voir, pour ne plus rien regarder que le plus profond possible d'eux-mêmes, n'existe plus. Et cette vallée, consacrée au silence, dresse encore ses murs clos sur des existences blessées ; et la belle pinède de Clairvaux semblait monter sur sa pente, en face de la Maison Centrale, une garde squelettique et nombreuse, pleine de bonté verte, à côté de l'abandon des Forges de Clairvaux.

En entrant dans la prison, je ressentais cette sensation vague de froid qui vous

parcourt à l'entrée d'un cloître, où le calme est sur toute chose comme une immense cloche d'air mort. Silence. Point autre chose de sensible que le silence. Le gardien qui se plaça immédiatement à côté de moi, un Corse, guide indispensable dans le labyrinthe des âmes où j'allais m'engouffrer, pour en sortir ignorant et accablé, ne parlait pas. Son habitude était telle de ne parler que pour ponctuer quelques dizaines de mots de commandement dans la journée, qu'il me donnait des indications à voix très basse ; tous ses mots me semblaient sortir d'une bouche ouatée de silence. Une seule de ses phrases m'étonna par sa fierté bien étrange : « Nous avons eu ici le duc d'Orléans ».

Je ne parlais pas. Je voyais devant moi défiler à la file indienne, dans la cour, les reclus habillés de bure, comme les moines,

sans toutefois la solennité des longs plis mystérieux, mais en petite veste et pantalon. Ils tournaient en rond, autour du gazon. Ils tournaient comme les bêtes aux yeux bandés qui tournent autour des puits la roue aux seaux pour faire monter l'eau. J'entendais la cadence régulière et sinistre de leurs sabots, réglés impérieusement, à la manière du pas des soldats, par un gardien impitoyable placé au centre du cercle pathétique comme un écuyer au centre de la piste ; il n'avait pas de fouet à la main, mais toute sa personne était là menaçante, comme le fouet de la loi. Mon guide me chuchota : « C'est l'heure de la promenade ».

La promenade, cela? J'avais cru que c'était une punition, ou bien un jeu pénible. Ils ne peuvent pas échanger un seul mot, ils se suivent les mains sous les aisselles, le visage sur la poitrine, pensif

et douloureux, ou levé haut, avec une expression sans reflets, dans une fixité atone. Quelques-uns avaient cependant une figure dure, une sorte de fermeté orgueilleuse qui faisait penser à quelque conscience parfaitement satisfaite d'avoir accompli son destin, d'en subir la contrainte.

Plus loin, nous entrâmes dans les salles immenses de l'industrie. Le hall aux machines, magnifique, est un des plus complets que j'aie vu dans les usines. On y travaille le bois et le fer surtout, des matières fortes qui réclament la force. Mais c'était un dimanche, et les admirables choses étaient au repos. Le travail eût suffi à me faire sortir de cette atmosphère taciturne que je sentais s'alourdir de plus en plus sur moi, me gênant, me faisant mal. Rien. Rien que du silence et des visions de silence. Dans la cour des ate-

liers, immobiles, les reclus, retour de la promenade, s'étaient assis en rond, toujours en rond, image du cercle fermé de leur sort, autour d'un gardien muet. Ils se retournèrent un peu, timidement, pour me voir. Mon gardien ordonna :

— Otez le béret !

Ils obéirent. Leurs mains rudes se levèrent, se serrèrent sur le béret mou, disparurent sur la banquette, comme de très pâles lumières vite éteintes. J'étais oppressé. Je demandai :

— Que font-ils?

— C'est l'heure de la récréation du dimanche. Ils peuvent lire, ou écouter la lecture qu'on leur fait.

— De quoi?

— D'un livre de la bibliothèque.

Ma conversation avec le guide ne pouvait pas durer. Notre ton était si bas que des images de veillées funèbres

m'envahissaient, et je préférai me taire.

Les reclus de Clairvaux travaillent beaucoup, et leurs œuvres sont très appréciées dans le commerce. Naturellement, il y a un ou plusieurs entrepreneurs de leurs travaux qui s'enrichissent sur leur labeur. Mais ils gardent une parcelle de ce qu'ils ont gagné, et ils peuvent ainsi améliorer leur nourriture, ou se former un magot pour le jour où la société brisera leur chaîne.

Dans une petite cour, on avait amoncelé le fer que les hommes sombres vont forger à leur guise. Des masses de barres informes, des monceaux de copeaux d'acier. L'énergie qui fut criminelle, et que la société éloigna de son giron, ne sera pas perdue : elle s'exerce là, vigoureusement, pour les hommes libres. La pensée de la guerre me vint tout à coup. Mais elle me parut lointaine, vague, indéfinie comme

la chaîne des songes. La guerre? C'était un souvenir pour moi, tant la puissance de cette nuée de silence était grande sur tout. La guerre? Cependant elle était là, pas très loin, et, dans des instants limpides des jours, on pouvait entendre même là l'écho des artilleries. La guerre, comme toute la vie, n'avait pas d'asile dans cet abri, pensai-je.

Mon guide m'avait prié, dès mon entrée, de ne pas adresser la moindre question aux reclus. Sans le lien de la parole, le plus tenace lien créé par les hommes pour se joindre et vivre, sans la parole qui est le grand ciment de toute la bâtisse sociale, et qui est née du besoin individuel de devenir formidable sur la terre, les êtres ne sont plus que des ombres, spectres d'une angoisse égale, d'une monotonie torturante pour l'étranger.

Entre eux, sans doute, les reclus

ont appris d'autres langages, par les bruits, par les gestes ou par les yeux. Mais je les voyais, moi, comme des abîmes à côté d'abîmes, chacun ayant le monde dedans lui, caché, insondable, habillé de bure, enveloppé de silence

Les coups cadencés des sabots frappèrent à nouveau mon oreille. Mon guide ouvrit une grille. Et je vis un spectacle terrible.

Derrière une autre grille très grande, dans une pièce basse, les « punis » marchaient comme les autres le faisaient dans la cour. Ils contournaient des sortes de bornes, rivées au sol, sur lesquelles ils avaient le droit de s'asseoir le reste du temps. Ils ne sortent pas de là, ils y restent dans la journée, pendant la durée de leur châtiment. Ce sont les indisciplinés, ceux qui se révoltent, qui secouent la tête comme un cheval furieux

du mors. On les tient là, on les enferme ensuite dans les cellules, capitonnées contre toute tentative mortelle, jusqu'à l'heure de la sagesse, c'est-à-dire de la passive résignation *perinde ac cadaver.*

Un supplice dantesque, vraiment, ce mouvement dans l'immobilité, cette immobilité cadencée, rythmée par la volonté extérieure et inflexible de la loi.

Le gardien les poussait de la voix :

— Plus vite ! plus vite ! un ! deux !

La guerre? un souvenir encore plus lointain.

Depuis que je tournais dans cette caverne des âmes, je me sentais moi-même hors toute vie, reclus moi-même dans un étrange au delà.

Soudain, dans une cour aérée, l'image des combats proches bondit violente et précise. Des hommes habillés autrement, en gris-fer, se promenaient librement. Leur

gardien ordonna, comme l'autre : — Otez les bérets !

Ils saluèrent et s'arrêtèrent pour me dévisager. Ils n'étaient plus du tout les mêmes que tout à l'heure, mais des jeunes gens au visage triste et clair, aux yeux pleins de lueurs.

— Ils reviennent tous du Front, me dit seulement mon guide.

Je sursautai. Des soldats, donc, des combattants, de ceux qui ont dans la cervelle et dans le cœur une vision de la vaste tourmente du sang. Ils ont passé devant un conseil de guerre, pour une faute, ils ont été condamnés. On les a retirés de la ligne où les races, en deux murailles de poitrines humaines, s'opposent pour se détruire, parce qu'on les a jugés indignes de mourir et de faire mourir. La nation a fermé ainsi quelques-unes de ses mains innom-

brables, les a cachées dans la terre.

Habillés de gris-fer, ces hommes sont là, comme habillés d'un acier sale. Ce n'est point la bure, image du renoncement ; ils gardent encore sur eux quelque chose qui rappelle d'où ils viennent. Et la vision de la guerre s'éleva d'un coup sur la cour, sur la Maison Centrale, sur cet abri submergé dans le silence, pendant que la tourmente dure.

— Ils reviennent du Front.

Ces mots avaient suffi à me redonner le sens de ma vie, et je ne pus plus supporter de rester dans le cloître des exclus. Je traversai une chambre où des hommes gris-fer écrivaient, car ils ont le droit d'écrire à leur famille le dimanche, lorsque leur conduite est parfaite. J'entrai en passant dans la chapelle. Elle était vide. Cependant, les grillages étaient aussi des bornes, opposées dans le chœur

et dans la nef à l'élévation des esprits; la société lointaine continuait à y marquer sa volonté de contrainte. Là aussi, j'eus une évocation de haine collective sanglante, apprenant que le curé s'appelle Danton, un descendant de Danton.

Nous traversâmes des cuisines. Je pensais que rien de la vie intérieure de ces hommes n'était parvenu jusqu'à moi. Je n'avais rien vu que des ombres, point autre chose que des ombres, paraissant aussi éloignées entre elles, côte à côte, qu'elles l'étaient de moi, que toute la Maison Centrale l'est de la vie ordinaire des hommes. Nous étions bien sur les confins des sociétés.

Et les fureurs de la guerre? Le savent-ils? Ont-ils su? Frémissent-ils, dans des nuits d'insomnie, en songeant que l'ennemi est peut-être dans la pinède, va briser les portes, va cueillir tant et

tant d'énergies sans défense, si saines, si vigoureuses, dans les filets ardents de sa haine déchaînée sur leur patrie? Le savent-ils? J'allais quitter ce labyrinthe accablé, ignorant tout. Nous étions sortis des cuisines, véritables cuisines-modèles, comme, du reste, est toute une prison modèle la maison de Clairvaux. Mon guide me précédait, un peu loin. Et quelqu'un me toucha timidement. Un détenu blond, jeune, solide, me regarda dans les yeux. Les siens étaient tout remplis de larmes. D'une voix coupée de sanglots, il murmura rapidement :

— Mon capitaine, pardon. Ne dites rien, on me punirait. Mais faites quelque chose pour nous.

— Moi?

— Nous sommes quatre cents, robustes, jeunes, qui avons demandé à être envoyés sur le Front. Nous ferions notre devoir

avec toute notre force. Un de mes camarades est ici pour avoir tué un Allemand en temps de paix. Qu'on nous envoie. On verra. On verra ce que nous ferions.

Le désespoir inouï de sa voix me fit sangloter si sourdement, que j'oubliai la consigne reçue de ne pas parler aux reclus. Je murmurai à voix basse :

— Je ne puis rien, hélas ! Mais c'est bien, votre sentiment est très bien...

Je pensais que, en effet, ces énergies désespérées, canalisées au service de la Patrie, pourraient faire des miracles pour se racheter. Je sentis toute la douleur de ces hommes qui savent la Patrie en danger. Ils le savent donc. Et ils ignorent tout de l'étendue de ce danger, et ils sont comme un athlète qui voit sa maison envahie, les bras liés et inutiles. Je tendis la main au prisonnier, il l'embrassa.

— Courage ! Vive la France !

— Vive la...

Il se retourna, s'éloigna, sans pouvoir achever le cri sacré. Le gardien revenait.

Le gardien revint en effet. Je le questionnai :

— Ceux qui sont ici pour les crimes de sang iraient-ils volontiers sur le Front, contre l'ennemi commun?

— Nous ne savons jamais pourquoi ils sont ici. Nous ne parlons jamais de cela. Mais ils savent. Ils ont appris, on ne sait comment, qu'il y avait des soldats. Tous les jours, nous en punissons des dizaines qui courent vers les soldats qui arrivent, pour les voir, attirés par l'uniforme. Et ils recommencent le lendemain, malgré les punitions. Les soldats représentent en effet pour eux le reflet vivant de la chose mystérieuse : la guerre.

Je sortis de la Maison Centrale, qui a accueilli un reclus princier et des nom-

breuses et vives intelligences françaises, frappées de condamnations politiques.

La tourmente du sang était aussi sur l'abri du silence, et sur toutes ces âmes enchaînées. Partout, partout. J'aurais dû m'en douter.

L'air libre, je poussai un large soupir de soulagement. Quoique nous soyons tous des esclaves gouvernés par des énergies de fer, et que nous n'y pensons pas, parce que la contrainte quotidienne n'est pas aussi sensible et matérielle qu'elle l'est dans les prisons. Le hennissement de mon cheval, content de me revoir et de repartir, me fut comme le salut de la vie retrouvée.

V

Un camp de prisonniers en Provence.

Que de soleil ! que de soleil ! Tout le blanc et tout le rose des amandiers en fleurs, et des cerisiers et des abricotiers, s'étaient-ils donc épanouis pour nous, bleuaille râpée rentrée du pays du Front? Après avoir vécu dans tant de gris humides, la Provence nous apparaissait comme un encensoir trop violent des parfums de la vie. On peut facilement l'imaginer semblable à une vasque de parfums aériens, une vasque aux parois de fleurs géantes. Et l'on pense

à la Sicile, à Palerme : la Conque d'Or. Oh, l'admirable sort pour un homme seul, d'être à la fois Roi de Sicile et Comte de Provence!

Que de soleil! Les routes qui partent des remparts de l'exquise ville papale, entre l'épaisse verdure, font penser à des sentiers délicieux élargis sous la poussée de je ne sais quelle formidable volonté de vie et de joie. On y respire l'éclosion de la vie, d'une vie facile, un peu langoureuse, un peu inerte, pareille à celle de ces « villes mortes » d'Italie, où l'atmosphère est à la fois lourde de souvenirs et légère de jouissances ensoleillées.

Et pourtant, ici comme ailleurs, la vie de la nation était suspendue. Le battement de l'activité sociale, le battement de son propre cœur avec celui de la nation, y était large et maladif, irrégulier de précipitation et de calme léthargique.

Quelques rares autos, sur les routes ; et, encore, remplies de militaires. Les touristes étaient on ne sait où. Ici aussi, c'était la guerre. Les chauffeurs en képis, qui conduisent des officiers affairés, c'était la guerre en image. Mais ce n'était point l'image farouche imposée par les convois régimentaires, par les attelages de l'artillerie, par les automobiles des ambulances et par les troupes en marche. Image élégante, fine, parfumée, de soleil provençal. La mise de ces officiers de l'arrière évoquait un XVIIIe siècle guerrier, soucieux de toutes harmonies. Le pays du Front était loin.

Où étaient les ennemis? Tout y était si doux, que les silhouettes des blessés, mélancolique traînée humaine le long des remparts d'or terne, apparaissaient fantasques. On croyait rêver un rêve triste, en les voyant. Qui avait brisé leur force?

Qui avait amoindri leur jeunesse? L'ennemi était invisible. L'air était silencieux. D'où venaient-ils?

Et les environs d'Avignon sont si luxuriants et souriants. La vallée d'Ouvèze, le mont Ventoux, sont si beaux. Nous allions vers Tarascon, mais nous lâchions la route. Nous laissions de côté l'extraordinaire lumière d'acier et de cuivre à la fois, qui fait riche et émouvant le Rhône, cet immortel courant d'histoire et de gloire. Nous laissions de côté ces plaines dressées de petits cyprès, ces ondulations élégantes et rousses, si florentines et si athéniennes. Une merveille romantique nous attirait, quelque part : l'abbaye de Frigollet.

Une merveille romantique.

Notre auto grimpait vivement, sur la route large et serpentine de la côte. Et nous avions honte d'être venus en auto.

C'était un anachronisme criard, qui nous humiliait. Car le silence était sur la campagne, sous nous, et devant nous à perte de vue, comme l'expression même du très limpide soleil qui domine tout. D'un côté de notre chemin, les créneaux sont intacts, signe plastique de l'architecture d'une époque. Et nous passions trop vite, honteusement vite, devant les stations sacrées, qui apparaissaient, espacées de cent en cent mètres.

Cette admirable abbaye de Saint-Michel de Frigollet dresse ses tours pointues et son élégance, impure de style mais nette, sur le ciel très haut. Une eau mystérieuse sort du mystère de ses entrailles terrestres. Une eau dont les origines sont aussi mystérieuses que celles de la fontaine de Vaucluse. Et cette eau a le pouvoir de rendre fécondes les femmes, de détruire dans leur giron le démon de la stérilité.

Je ne sais quel autre pèlerinage attirait à Frigollet les croyants des siècles morts, agenouillés le long de la route ardue devant les « stations » nombreuses qui attirent et imposent une prière. Mais les théories de femmes rencontrées là-haut avec leur douleur d'être stériles ont disparu dans la richissime nuée des traditions de France. Elles demandaient à porter ce « poids de la fécondité » par quoi Eschyle ennoblissait la Niobé. Un jour, parmi elles, on put distinguer une tête couronnée. Une reine de France monta pieusement jusqu'au sanctuaire, suppliant l'honneur d'être mère, la gloire d'enfanter un roi : un an après son passage à Frigollet, elle donna au monde un roi, un grand roi, Louis XIV...

A présent, plus de procession de suppliantes. Plus de féminité douloureuse, frappée dans l'orgueil d'être mère.

L'abbaye était devenue un camp.

Elle n'était qu'un camp. Un camp de suspects. L'ennemi était là, au cœur de la Provence opulente. La race adverse, assise au milieu d'un admirable cloître de hauteurs bleues. Des Allemands et des Autrichiens, cueillis non pas sur le champ de bataille, dans le risque et dans le sang, mais dans les villes où ils avaient fait leur nid, où ils vivaient leur vie de leur mieux, espionnant ou non, trahissant ou non leurs hôtes. On les a cueillis dans les artères vivantes de la vie nationale, et on les a isolés, comme un chimiste le ferait pour des microbes nuisibles, dans un courant de sang. Ils étaient là, maintenant, sombres et sinistres dans la beauté verte de l'abbaye.

Une vie d'éloignement et d'obéissance passive, tandis que leurs frères se battaient férocement, et qu'ils étaient,

eux, comme un couteau fermé qui se rouille dans un coffret d'acier, les avait rendus sombres et sinistres. Ils n'ont participé à rien de l'hostilité brûlante des races ; ils n'ont rien vu du choc formidable, ils ne savaient rien de ce que les leurs faisaient, voulaient faire, feraient. Et ils n'avaient pas, dans leur très longue solitude, l'enchantement du souvenir ardent qui peut consoler sans doute, à certaines heures lasses et tristes, les prisonniers de guerre, ceux qui se débattirent dans la fournaise des races, ceux qui furent des combattants.

Ce n'étaient que des prisonniers civils. Ils se promenaient dans une enceinte d'arbres séculaires, dont on leur défendait de franchir les limites assez étroites. Ils avaient le soleil sur la tête, mais une profonde et ennuyeuse nuit dans le cœur. Car ils ignoraient quand finirait leur cap-

tivité. Ils n'avaient pas entendu la voix du canon carillonner les heures de la destruction, ils n'avaient eu aucune fièvre, aucune exaltation d'espérance. On les a enfermés dans un des plus beaux sites de France, pendant de longs mois. De temps en temps, on leur permettait de lire les journaux, des journaux français. Qui nous dira quel fut le sursaut de leur âme, lorsqu'ils purent enfin se jeter la première fois sur des feuilles imprimées, comme sur une pâture longtemps convoitée pour leur cervelle dissoute dans le souvenir et dans l'ignorance des faits du monde, et qu'ils apprirent, par la voix française imprimée, que le grand rêve allemand « über alles » ne s'était pas encore accompli, que le Messie de la race n'avait pas tenu sa promesse de domination?

Tant qu'ils ignoraient tout, chacun pouvait se forger un monde intérieur

imaginaire de guerre et de conquête. Tout à coup, on les força à savoir !

Et ces « civils » ouvriers, ingénieurs, journalistes, artistes, colporteurs de danses, de musiques ou d'œuvres d'art, la plupart venant de Paris, se promenaient à travers les arbres, lentement, très lentement, ayant appris à mesurer leur vie sur la longueur des jours et des saisons, que le manque d'événements rend identiques et monotones.

Je les ai vus ainsi, et j'ai pu remarquer que leur groupement, dans l'enceinte assignée, est identique à celui qui vous frappe dès que vous entrez dans un jardin de fous. On reconnaît immédiatement un jardin de fous en voyant des hommes demeurer absolument isolés, séparés, même lorsqu'ils sont côte à côte, debout ou assis. On devine chacun à cent lieues de son voisin, car l'homme fou tend

à l'isolement, avec la même énergie que l'homme normal tend à s'associer.

Le sort commun des captifs de Frigollet, la douceur langoureuse du site et la tiédeur de l'air, la brisure des liens directs avec le monde où ils gardaient leurs affinités, enfin la passivité mortelle, leur faisaient sans doute une âme misanthrope.

Ils étaient là 250 environ, hommes et femmes séparément. Un entrepreneur les nourrissait tant bien que mal de 500 grammes de pain par jour, de soupe et de viande ; et il était le seul Français avec lequel ils pouvaient échanger quelques mots quotidiens, au sujet de leur nourriture ou de leurs menus besoins matériels. Les sentinelles du détachement qui les gardait se tenaient sur les côtés de l'enceinte, droites comme des flambeaux, flambeaux de la volonté et de la puissance qui a créé et maintient cet

enclos de captifs. Et tout était silence.

Le jeune lieutenant qui commande la petite troupe, le lieutenant de G..., un Marseillais qui s'est battu et a été blessé, me disait qu'aucun des prisonniers n'a jamais essayé de s'évader. Ils savaient peut-être qu'ils n'iraient pas loin; ou bien la calme et superbe beauté du paysage les tenait-elle dans le charme d'un séjour de mi-sommeil. Ils s'y plaisaient, peut-être.

Je considérais les prisonniers dans ce fond de sentimentalisme, qui est en chacun de nous comme un puits inépuisable où la vie des autres se reflète parfois. Je ne les voyais pas comme les lions, les fauves, que la basse cruauté de l'homme a enfermés dans des cages, et qui ont dans des regards éperdus on ne sait quelle sublime et navrante nostalgie de liberté. Non. Ces « civils » n'ont pas combattu, n'ont pas suivi le courant de flammes d'un peuple

en marche vers la guerre. On les a pris trop tôt. Et je les voyais comme de pauvres animaux domptés sans nul effort, mis en laisse sans peine, résignés comme les chiens des pauvres. Le docteur Guttmann, un aide-major très parisien, lettré et poète, et fort savant, partageait mon sentiment.

Cependant, le feu de la race ne paraissait pas éteint en eux. Je fus forcé de le reconnaître : orgueil et haine. Je regardais, dans la pièce affectée à l'infirmerie, une curieuse petite fresque peinte sur le mur blanc. Sans me retourner, je demandais à quelqu'un que je croyais derrière moi :

— C'est un Boche qui a fait cela?

Une voix me répondit immédiatement :

— Non pas. Un Allemand.

La réponse me venait d'un prisonnier de qualité, auquel on avait confié je ne sais quel service. Sans doute le ton de ma voix, plus que le mot argotique, vulgaire,

de cette guerre, avait froissé en lui le sentiment de la race. Cela me plut. Je n'avais pas devant moi que des captifs résignés, mais des ennemis en éveil aussi. Cet homme me redonna d'un seul mot la vision, toute la vision, de l'implacable mêlée.

Un camp de prisonniers de guerre, visité ailleurs, n'a pas pu me donner une plus forte émotion visionnaire que celui de Frigollet. Les guerriers arrachés à la lutte longue, et enchaînés dans l'immobilité, ont une sorte de stupeur commune, une lenteur et une étrangeté somnambulique dans des mouvements trop mesurés, qui les rendent tous identiques.

Et leur aspect est aiguisé par une énergie de contentement hors du risque et des labeurs tragiques, de fureur contenue, de honte vague, et de souvenance ardente de l'action. Mais ils apparaissent identi-

ques, car leurs « passés » différents se fondent dans le creuset fabuleux des batailles communes. A Frigollet, je sentais que chacun vivait sa vie suspendue, prolongeait en lui, pour lui seul, son passé d'avant la guerre.

VI

Un hôpital de guerre.

J'ai pu autrefois résumer toute l'évolution de l'Architecture, c'est-à-dire de la société humaine elle-même, en ces mots : « de la cabane de terre, au Palace-Hôtel en ciment armé ».

Entre l'époque de la terre tassée, avec sa charpente de troncs d'arbres, et le Palace baroque, surchargé, arrogant, avec sa charpente de fer, il y a eu l'époque longue et sublime de la pierre, celle du Parthénon, et celle des Cathédrales, ou des Châteaux et Palais des grands moments humains.

L'insolence du Palace venait de dominer sur tout. L'architecture des gares et des casinos lui avait donné un exemple à suivre, que le Palace a su enfler jusqu'au paroxysme de l'incohérence orgueilleuse. Ses portes étaient ouvertes aux cohues sociales de la jouissance dorée et de sa cohorte de crimes ou de lâchetés.

Tout Palace est un port. L'espèce humaine y arrive et en part, sous tous les aspects et les couleurs du globe, à des périodes fixes, pour les grandes foires du plaisir. Périodes d'immigration et d'émigration, établies par les climats et les saisons, pour les hommes comme pour les animaux. Et le Palace étale son luxe, son artifice fabuleux, offrant un séjour royal, une somptuosité sybarite à toute bourse ambulante, un trône à deux louis par jour, à des phalanges mâles et femelles, de toute hau-

teur, de toute bassesse, et de tout pays, ou sans pays.

L'opulente extériorité de la vie moderne, tout le « paraître » des sociétés décrépites ou trop jeunes, que l'heure actuelle elle-même ne rénovera peut-être pas, ont leur symbole dans le Palace, leur borne énorme sur la route de l'humanité qui s'affirme en puissance.

Pendant la guerre, la souffrance a triomphé de l'arrogance, là comme ailleurs. L'humanité était nue en Europe, nue avec sa vérité de haine, nue dans l'ouragan épique, et toute pantelante. Le Palace du plaisir affiché, facile, payable comptant et, somme toute, à bon prix ; le Palace, où des multitudes spéciales et nomades se retrouvent pour exalter dans leur ensemble les instincts bas de la circulation de l'or, était devenu, un peu partout, un hôpital de guerre.

L'honneur est grand, la morale des hommes peut être satisfaite. La cuve bouillonnante des fusions cosmopolites, était devenue l'abri idéal de la peine du monde.

Les grands pays d'Europe étaient à la tâche, à la formidable tâche imposée par qui sait quel destin. Et la répercussion du conflit tragique allait loin : l'écho des canons européens faisait vibrer longuement le métal des coffres-forts, aux antipodes. La poitrine du monde était touchée, et la tête aussi. Le plaisir n'était pas défendu, en France pas plus qu'ailleurs. Mais qui osait l'afficher sans honte? Les Palaces de France étaient la « chose » indispensable du plaisir, l'abri prêt partout, à la façon des pavillons de chasse dans les forêts des rois. Le nom même — Palace, ou Hôtel — était volé aux demeures de la somptuosité antique. Et puisqu'on ne

devait plus, pour l'heure, se donner, comme unique préoccupation de la vie, celle d'organiser les saisons selon les différents plaisirs, la souffrance guerrière s'était installée dans les Palaces.

Il y a là tout le confort ultra-moderne que l'on peut rêver dans un lieu où l'on souffre. Les grands couloirs aérés, les installations modèles d'eaux courantes chaudes et froides, de lumières, de chaleur. Les sites mêmes où les Palaces sont installés sont ceux qui conviennent le mieux aux hommes amoindris par la guerre, aux énergies brisées, courbées sur elles-mêmes, à toute la puissance mâle de la nation, que l'ennemi a frappée.

La guerre n'est pas autre chose qu'un jeu où chacun des adversaires ôte à l'autre le plus de sang qu'il peut : un jeu où ce n'est pas l'or que l'on se dispute, mais le sang. Tenir avec le plus de sang possible,

c'est l'unique secret de la victoire. Dans les magnifiques salles, dans les salons hypertrophiés d'opulence, dans les chambres vastes et sur les terrasses lumineuses, où le millionnaire paralytique traînait ses jambes mortes et la courtisane ses robes frangées de boue dorée, toute la défaillance du pays en guerre peut se refaire une force, se créer une énergie neuve, reformer son sang et sa puissance.

Rien ne paraissait changé, pourtant, dans ces splendides hôpitaux. On s'étonnait de penser qu'ils servaient à autre chose. Il y a bien toujours, en entrant, le comptoir du portier, où celui-ci, payant souvent son comptoir jusqu'à trente mille francs et plus par an, solennel et comique comme un huissier de ministère, tient minutieusement le registre des entrées et des sorties, le casier des correspondances, et le compte courant des intrigues. A sa

place, aujourd'hui, il y avait des plantons « inaptes » ou « embusqués », qui s'occupaient militairement de la police de la porte dans le lieu de douleur.

Les chambres luxueuses abritaient plusieurs malades. Elles n'étaient plus des « chambres » pour l'individu, mais des « salles » pour la collectivité ; presque partout elles n'avaient plus un numéro, mais un nom : salle Jeanne-d'Arc, salle Napoléon, salle Iéna, salle Austerlitz, salle Solférino, ou bien salle Joffre, salle Foch, salle Maunoury, salle French, salle Nicolas II, salle Cadorna...

Les blessés, que les trains sanitaires y reversaient en nombre, étaient là étendus, inconscients ou à peine conscients : les yeux, trop pleins de la longue vision des terres éventrées, d'arbres déchiquetés, de vies humaines cassées, de l'horreur boueuse du Nord, de l'horreur chaude

des Dardanelles, pour qu'ils vissent autre chose. Peut-être ne se rendaient-ils pas compte, avant plusieurs jours, que l'air ici était libre et vide, que ce n'était plus la cloche de plomb, invisible, mais mouvante et ardente, sous laquelle ils ont vécu de longs mois. En bas, dans les halls, immenses salons installés à la place des cours des anciens palais, et dont le plancher, excellent, est encore recouvert de ses tapis de grand prix, des lits innombrables remplissaient l'espace de ce qu'était le dernier salon où l'on causât.

L'heure du thé, où le hall se remplissait du grand style féminin, tandis que les premières lumières électriques et les derniers rayons du jour rendaient plus vaporeuses les plumes des chapeaux remuants, et plus assourdissant et vague le gazouillement incohérent et tout animal des femmes réunies ; l'heure du thé était à pré-

sent celle où les femmes viennent aussi dans le hall, passent dans les galeries, entrent dans les chambres, mais en visiteuses. Elles apportaient des friandises, des riens agréables, et surtout — surtout ! — cette féminité indéfinissable qui fait tant de bien à ceux qui reviennent de si loin, car ils en furent sevrés, n'y songeaient pas sur le Front, et qu'ils retrouvent en elle la promesse de la vie qui peut recommencer.

Et quelle grâce vivante, dans tout ce blanc féminin, allant, venant, bougeant sans cesse, élégant, affairé, utile souvent : les infirmières. Le nombre en est excessif. Une partie d'elles seulement sert, et sert beaucoup, sait souffrir puissamment. Mais, s'il y en a qui se prêtent à l'âpre critique, toutes ensemble composent un fourmillement de vie jeune, vibrante, une atmosphère de féminité qui réconforte, une

image de vie qui doit s'exercer magnétiquement sur les mâles affaissés. On doit pardonner, pour cela, à celles d'entre elles qui sont vaines, peu dignes dela grâce presque mystique de leur robe blanche, ce qu'un jour on ne manquera pas de leur reprocher cruellement... On parle, entre intellectuels implacables, du rôle singulier de la femme aux hôpitaux, attirée par la souffrance, la cherchant, s'y exaltant jusqu'à l'abnégation. Ce problème de psychologie ou de pathologie est complexe à la fois et clair.

La fascination du sang et du mal physique peut être irrésistible sur certains esprits. Il faut retenir, aujourd'hui, que la femme est Antigone et Kundry. Elle a senti le besoin de servir, comme ceux qui s'en allaient vers l'ouragan du feu. Et rien n'est plus émouvant au monde, que cette ruée de la féminité

d'une nation vers la souffrance et la défaillance des guerriers, afin de la guérir, de l'atténuer, de recomposer la belle force mâle de la nation.

L'homme aux mains coupées, qui apprend à se servir de ses moignons avec toute la rapidité, toujours étonnante, que la nature met à se réhabituer, a deux reconnaissances au cœur : pour le médecin qui lui a laissé la vie, et pour l'infirmière qui la première l'a aidé à oublier son amoindrissement.

Et si le corps d'un hôpital de guerre est le palais, son âme est dans la pensée des blessés, dans le souci des médecins, dans les soins des infirmiers. Ces derniers sont l'intermédiaire entre les deux extrémités vivantes : le blessé et le médecin, l'homme physique flétri et celui qui lui redonnera la faculté de vivre. Et la pensée des patients est souvent très forte.

L'un d'eux, mutilé des deux mains, me disait :

— Je sens mes mains. Je compte avec mes doigts. Quelquefois j'ai même très mal aux doigts, comme si je les avais encore. J'ai parfois l'impression d'avoir un grand nombre de mains, comme une statue de Boudha... Mais hélas ! cela ne suffit pas pour que je reprenne réellement un fusil !

Et il avait la force de sourire assez gaiement, en disant cela.

Lorsque quelqu'un meurt, un chœur de silence et de calme l'entoure. Un soldat, blessé à la Marne, se mourait depuis huit mois. Je l'avais vu si décharné, et muet, les yeux vitreux, les lèvres noirâtres, que je ne pensais pas qu'il pouvait mourir davantage. Un cadavre, qui remuait parfois. Un jour, il s'immobilisa tout à fait. Et il devint très beau, la mort

ayant accompli le miracle de la sérénité et de la transparence des chairs sur les os.

Tout l'hôpital s'intéressa à cette mort, car le jeune homme n'avait que vingt ans, et il avait résisté à sa fin avec une vigueur herculéenne. On en parla avec émotion partout. Pendant un jour entier, l'âme de l'hôpital, ce fut l'image de ce mort qu'on allait enfin emporter. On fit des quêtes pour une superbe couronne des soldats, au compagnon qui s'en allait. Et cette âme de tout un jour, de tout l'hôpital, du somptueux Palace d'une des plus effrontées villes de plaisir de la Riviera, fut résumée en quelques mots que le mutilé aux mains coupées me murmura, dans la chapelle ardente.

Le corps était sur le catafalque, recouvert du drapeau tricolore, honneur suprême aux guerriers. Le grand chirur-

gien de l'hôpital, admirable de science et de sentiment, avait salué le partant. Un spectacle étrange et troublant de grâce pleine, les religieuses sombres de bures à côté des religieuses voilées de blanc. Celles qui par définition sont les Vierges donnèrent la strophe à l'antistrophe de celles qui représentent les Mères.

— Mon capitaine ! — me dit le soldat — pourquoi n'a-t-on pas enterré ainsi mes mains? elles méritaient le drap tricolore. C'étaient elles qui servaient mon pays. Sans elles, je ne suis qu'un mort pour la Patrie....

Le Palace de la ville joyeuse me parut ce jour-là ennobli à jamais. En sortant, je rencontrai le grand nombre d'hommes réunis devant la Commission des réformes, une ou deux fois par semaine. Les éclopés de toute sorte, qui ont payé leur tribut corporel à la

Patrie, que la mort a refusés, mais qui ont tout perdu, jusqu'au droit et au devoir d'être des « hommes » pour la nation de guerre, échouent là, comme des débris rejetés par la tempête. Des scories, vraiment, que le médecin ôte du grand creuset et renvoie n'importe où.

Et je pensais que, eux aussi, comme le soldat aux mains coupées, devraient marcher dans des lumières tricolores, car eux aussi, malgré qu'ils continuent de vivre, sont morts pour la Patrie.

VII

Une fête de guerriers : l'Oasis en altitude.

Je ne sais quel metteur en scène extraordinaire aurait su réaliser avec plus de bonheur que ces organisateurs d'une fête au Fort de la Drette, une si curieuse vision de la guerre entre deux combats qui s'ignorent. A quelques kilomètres de Nice, sur la montagne, la rude école des mitrailleurs, qui a donné aux armées depuis de longs mois tous ceux de la XVe région, s'est transformée pour une soirée en Oasis, rafraîchissante et réconfortante de danses et de chants.

Le spectacle le plus puissant fut sans doute celui de l'assemblage d'hommes, tous choisis parmi ceux qui ont fait leurs preuves, les plus sûrs, les plus « racés », la plupart enorgueillis, ennoblis, par la Croix de guerre, livrés pour quelques heures à la joie d'être joyeux.

Là-haut, au fort de la Drette, tout est simple et ferme, comme il convient à une école de vigueur et de courage, à une de ces innombrables « écoles de la mort », camps et cantonnements et forteresses, où l'on apprend la haute discipline du feu, la technique de la destruction.

Nous arrivâmes en troupe d'invités, assourdis par l'essoufflement bruyant de la poitrine de notre moteur. L'auto-car avait monté très lourdement sur cette incomparable route de la Corniche qui, en mêlant dans les yeux du voyageur les deux grands éléments naturels, de la mon-

tagne très rouge et de la mer trop bleue, sépare en réalité le sublime du banal. D'un côté, le décor romantique des monts dégradés en étages de brouillard jusqu'à se confondre, au plus loin, avec les nuages clairs; de l'autre côté, le décor romanesque de l'étendue marine, avec ses petits promontoires plats, enlaidis de villas blanchâtres, mal humanisés, appauvris par la présence humaine des oisifs de la Riviera. A un certain point, cependant, la route encaissée fait paraître si haut l'horizon de la mer, que celle-ci semble rivaliser avec l'altitude des montagnes en face. L'auto-car s'arrête, avec un long gémissement. Nous sommes au Fort.

Qui étions-nous? Des officiers convalescents, conviés par la grâce de nos camarades, instructeurs et stagiaires du Fort, et des civils notables, encadrés, les uns et les autres, par d'aimables élégances féminines.

Nous nous retrouvâmes tout à coup dans un véritable cantonnement du Front. La mise et la mine des soldats, chasseurs, fantassins, zouaves, étaient celles toutes particulières des hommes « au repos », en arrière des tranchées. Du désordre dans les vêtements, une allure absolument indéfinissable de lassitude et de force, une figure en même temps épanouie et tendue.

L'habitude du risque ininterrompu, de la vie nerveuse et musculaire toute concentrée dans une idée fixe, d'énergie qui surveille ; la domination exclusive de la vie du corps, avec ses sursauts et ses affaissements, prêtent à l'aspect humain un caractère de netteté et d'éloignement admirables, et à l'expression des visages une fierté triste sans pareille. La masse des hommes qui nous accueillit, pétillant de curiosité, au fort de la Drette, nous

donna immédiatement cette impression de nous retrouver dans un cantonnement du Front. C'est que la plupart de ces hommes, sinon tous, en revenaient et se préparaient à y retourner. Et la présence de la guerre qu'ils vivaient était marquée par la Croix sur la poitrine, évocatrice des rudes faits où l'homme surpasse l'homme, triomphe parfois de toutes les contraintes pour rentrer dans les chemins de l'héroïsme.

Il faisait encore clair. Le jour ne voulait pas mourir entièrement, et luttait contre la lune déjà haute dans le ciel. On nous plaça le long des longues tables où s'étalait, attirante, la collation de bienvenue. L'éternel gazouillement des femmes remplaça celui des oiseaux endormis avec le soleil. Une gaieté toute militaire s'empara des convives, serpenta partout. Le lieu des rudesses prépara-

trices à la suite des combats, fut égayé de rires, et de lumières vénitiennes. Et nous avions autour de nous la joie confuse des soldats qui chantaient et s'amusaient, et la stupeur, luisante d'yeux et de dents, des tirailleurs qui nous regardaient manger.

Puis l'heure du spectacle nous poussa ailleurs. L'ingéniosité des officiers et des soldats avait pu créer, là-haut, le plus ravissant des théâtres de verdure. Charmant et superbe à la fois. Des centaines de chaises ouvraient un demi-cercle assez vaste autour d'une scène minuscule, un amour de scène de guignol, ornée de guirlandes vertes, resplendissante du symbole lumineux des drapeaux alliés, solennisée, des deux côtés, par des oriflammes pendants, retenus par des cordons de rideaux qu'un chansonnier parisien s'amusera bien béatement tout à l'heure à tirer pour évoquer son concierge.

Dans toutes les villes où traînent leur convalescence ou leur attente d'un nouveau départ pour le monde *autre*, qui est celui du pays du Front, les guerriers ont les yeux abîmés par le mouvant noir et blanc des cinémas. Cette image de la vie en vitesse et en synthèse satisfait leur besoin de reprendre pied sur la terre ferme, connue, de la vie sociale, après les ondoiements tempétueux de l'océan du Front. Mais il ne leur est presque pas donné de revivre, en une atmosphère de danses et de chants, si rares malgré tout, les heures ordinaires de leur existence ancienne.

Les guerriers du fort de la Drette regardaient avec des yeux centuplés d'étonnement la danseuse polonaise qui rythmait de sa chair jeune et blanche, à l'âpre lumière des grosses lampes à pétrole, un menuet français ou un

bas-relief grec. Et ils écoutèrent, en égrenant tous les rires étouffés depuis la première année épique, les drôleries du chansonnier ; le souvenir de la vie ordinaire, hors la guerre, capable de contenir de l'insouciance et du rire, secouait leur corps, façonné rudement par la vie guerrière, ainsi que le corps de l'anachorète l'est par la grotte du renoncement où il a assise sa volonté de silence.

Les scènes dansantes et comiques se suivaient comme au Music-hall. Des « acteurs » avaient trouvé très bouffon de se déguiser en « civils ». Et l'uniformité de la tenue, l'identité humaine du parterre, rappelaient seules que ce public était spécial. Son attention intense, son mutisme absolu, troué de temps en temps par la ruée du rire, le faisaient ressembler à un public d'enfants, de grands enfants, sages, récompensés pour une épreuve

réussie. Le théâtre de verdure relevait la courbe de ses flancs vers le ciel clair, comme une conque sombre sous la lune. La haute préoccupation unique, la guerre, qui est l'unique motif conducteur de milliers de guerriers, même loin du Front, mêlait tous les êtres dans leur fière unité française, et faisait serpenter partout un courant de cordialité. Soudain, l'évocation directe de la guerre redressa toutes les échines, releva toutes les têtes. Les chevaux de bataille flairaient l'odeur de la poudre, hennissant en dedans, car les feux d'artifice de la fête éclatèrent avec un bruit et un rythme que presque tous ces hommes ne connaissaient que trop : ces feux d'artifice n'étant que des salves bien nourries de mitrailleuses...

Jusqu'à l'évidence, l'émotion noble des salves fut plus grande que les rires et le plaisir répandus par le spectacle. Les

flammes courtes, rapides, violentes, de la bouche de guerre, apparaissaient et disparaissaient comme des lames tendues et retirées sans cesse. Ce fut parfait pour cette fête des guerriers. Les paroles lyriques, lancées, scandées par un jeune acteur de la maison de Molière, un peu gênant en uniforme, prirent, sur l'orchestre singulier de flammes et de crépitements, une valeur de mélodie épique extraordinaire.

Cependant, la guerre devait être évoquée d'une manière plus directe à nos sens, devait apparaître réellement devant nous. Des parcelles du groupe des assistants se détachèrent, et l'on vit se suivre sur la rampe les soldats qui débitaient les chansons, par eux créées, ou dont ils se souvenaient. De vrais soldats, qui n'étaient pas des acteurs en tournée. Chasseurs, Fantassins, Zouaves rivali-

sèrent à répandre un étrange charme, un charme touchant, et les plus gauches furent les plus émouvants. Un rude troupier, qui n'en était pas à sa première guerre, puisqu'il arborait, en plus de la Croix de guerre, deux médailles et « la bonne banane », c'est-à-dire la médaille militaire en jargon d'Afrique, nous chanta la peine de savoir que pendant son absence, sa fiancée avait laissé tomber sa grâce sur un autre, et il affirmait, farouche, qu'il serait dans l'église le jour du mariage, mais pour pleurer sur son bonheur mort. Un autre, vif, intelligent, agitant un esprit fou, murmura des chansons composées par lui pendant la guerre, de véritables chansons de tranchées, joyeuses ou mélancoliques et sensuelles. D'autres chantèrent des romances, jetées dans la nuit des cols d'Eze...

L'instinct populaire et sentimental les

dominait tous, ainsi qu'il convient à des guerriers isolés du monde, jetés dans la fournaise collective des grands sentiments généraux de la haine, du risque, de la mort. Un petit être trapu, aux jambes dures et tordues comme des branches d'arbres, et qui donnait tout entier une impression on ne peut plus vigoureuse de chêne rabougri mais inattaquable, un petit être dont la vareuse resplendissait vraiment des nombreuses petites flammes-rubans de ses décorations, et qui a dû donner et donnera bien du mal à l'ennemi, pleurait littéralement en chantant je ne sais plus quoi des *Cloches de Corneville* ou de la *Mascotte*. Et la fête fut à tel point une fête de guerriers au repos, que l'on ne s'intéressera guère au match de boxe disputé pour le championnat des cols d'Eze...

La nuit claire et fraîche, et ces musiques,

et l'ambiance créèrent un si étroit lien de cordialité entre tous, que le souper fut le plus bruyant auquel il me fut donné de participer. Lorsqu'on dansa, aux sons d'un grand pianiste, adjudant pour la vie guerrière ; la poussière blanche de la rue enveloppait les couples les plus bizarres que fête foraine eût jamais accueillis. Et tout était doux, plein de sentimentalisme correct, tout, même les lueurs des yeux d'un tirailleur qui ne quitta jamais de ce contact visuel la plus délicieuse des chansonnières venues là-haut apporter à ces hommes de guerre leur concours de grâce et de voix rythmée.

Le capitaine qui préside au centre d'instruction des mitrailleurs, et qui présida la fête, remercia avec la plus fière sobriété militaire les artistes et les invités « qui n'avaient pas craint de défier la distance et l'altitude, pour apporter la

distraction d'une heure aux soldats auxquels on impose tous les jours le plus rude travail d'instruction, afin qu'ils retournent, sur le Front, hâter la victoire ». Ses paroles résumèrent si bien le sens de cette fête de guerriers, que notre ban et le ton et le cri populaires de « Vive la France ! » semblèrent monter en vigueur du sol même de la Drette, se répercuter contre le Fort et le cloître des monts, et s'en aller en écho à travers les monts sur notre mer proche, MARE NOSTRUM.

II

Visage des Villes

VIII

La volonté de Paris.

On a pu traverser Paris pendant quatre ans, sans le reconnaître de prime abord. La ville Visage-du-Monde, où le monde entier résumait les grandes lignes de sa vie profonde et leur donnait un nom, ainsi que le visage résume les lignes du corps et leur donne une physionomie; la ville où les plus vastes et les plus obscures aspirations de la vie des peuples trouvaient leur expression, n'était plus la même, n'était plus semblable à elle-même. Paris n'était plus Paris. La ville n'avait plus

BIBLIOTHECA

sa puissance vivante, sa vigueur souple qui exalte l'étranger dès qu'il y pose le pied.

On sent un peu étouffée l'âme incomparable de Paris. Elle devait ressusciter, et toute autre, on pouvait le penser, après le troisième jour de la paix. Elle devait accueillir la plus belle énergie de France, celle éclose dans les heures de l'incendie et de la tourmente, toute la gloire et toute la douleur épique, dans le pays du Front.

Ceux qui retournaient du Front, qui traversaient Paris, ne le reconnaissaient plus tout de suite. On ne le saisissait pas comme la belle proie retrouvée. On n'était pas enveloppé par cette âme géante, unique depuis tant de siècles, qui vous absorbe, vous transforme, vous impose son rythme d'élégance souveraine, de souveraineté active et créatrice.

Une partie de la ville du moins, fort remuante, apparaissait livrée à des fourbes, à des impotents et à des vieillards, hommes et femmes, s'agitant autour des pouvoirs, papillons noirs aux ailes de poussière métallique. Ils étaient vraiment trop nombreux. Ils n'avaient plus aucune idée de la guerre, s'étant habitués au simple petit jeu du « communiqué » biquotidien.

Ne trouvant de grands obstacles dans les voies à demi-vidées de l'activité métropolitaine, et s'exerçant à combler les vides laissés par les combattants, ils imposaient un peu partout la suprême médiocrité de leur vie ordinaire, se servant de la guerre comme d'un motif utile. Et c'était une sorte de « scie » larmoyante et amoindrissante, qui donnait à la sensibilité française, par leurs conversations, leurs conférences, leurs salles de specta-

cles, leurs feuilles, une orientation banale, de patriotisme faux et lamentable.

On recevait des lettres de Paris sur le Front, qui vous demandaient de vos nouvelles comme si l'on était en villégiature, et vous parlaient de tout ce que l'on avait oublié. La guerre n'existait pas pour ces citoyens. Pour la leur rappeler, il eût fallu une panique, a écrit un bourgeois académicien, M. Frédéric Masson.

Cependant ces êtres qui ont la faculté de se tenir en dehors du courant de sublime sacrifice, de l'ouragan de sang qui parcourt le monde, chair et cœur, n'étaient pas tout à fait les maîtres de Paris. On les a dénoncés cent fois sous toutes les formes, dont une est celle du mépris pour les « embusqués ». Le cerveau de la capitale n'était pas inactif.

Il s'efforçait dans toutes les directions

de la vie nationale, aidé idéalement par la phalange sérieuse et grave de ceux que physiquement la guerre n'a pas entraînés dans la zone de l'action épique, mais qui ne restaient pas moins, très dignement, en fonction du bouleversement tragique de la vie.

Et tout autour des uns et des autres, océan bourdonnant, il y avait le peuple de Paris. Un peuple étrange, on le sait, où la vieillesse et l'enfance, groupées autour de la femme qui domine et dirige, travaillaient fermement, faisaient le labeur des hommes partis, dans les chantiers et les usines, dans les canaux de l'industrie, dans les magasins, les petits traiteurs, les bars.

Spectacle réconfortant de force calme, mais non résignée. Image saine d'une des populations les plus puissantes de la terre, qui garde en elle, comme dans

un foyer d'énergie toujours embrasé, la faculté de déchaîner d'une heure à l'autre sur le monde, à l'heure la plus inattendue, des réserves incroyables de forces et d'enthousiasme, pour l'amour ou pour la haine, pour une fête ou pour une révolution. C'est le peuple de Paris, que les Allemands, marchant droit sur lui aux débuts de la guerre, n'effrayèrent pas. Lorsque le gouvernement le quitta, il n'eut qu'un seul frisson, mais un frisson d'orgueil, qui lui vint des trois lignes signées par le général Galliéni; elles disaient : « J'ai reçu le mandat de défendre Paris contre l'envahisseur. Ce mandat, je le remplirai jusqu'au bout ».

Le peuple de Paris, méprisant les fugitifs des hautes classes, comprit. Le général Galliéni tint, en effet, parole, lors de la bataille de la Marne. On le sut. Le silence de Paris fut, dit-on, magnifique et

fécond, pendant ces premiers mois de la Passion de la France.

Par la suite, il fut certes moins austère, ce silence, mais sans doute plus fécond. On trouvait un peu partout les centres du travail ; on y faisait de son mieux la besogne utile au pays. Les énergies d'un peuple immortel se renouvellent comme les jours. Des êtres difformes, boiteux et bossus, apprirent de nouveaux métiers, se firent des muscles nouveaux, donnèrent des muscles nouveaux au pays.

Et il faut proclamer à la face du monde la beauté de certaines industries, de certains commerces, repris avec une vigueur neuve, parce que le chef est revenu de la guerre et n'y retournera plus, est revenu du front après bien des mois, après avoir donné le meilleur de lui-même. Réformé par la tare inguérissable que la

guerre lui a donnée, amputé, ou frappé dans ses organes les plus vitaux, il a rejoint sa place, il a lancé le cri de ralliement à ceux dont la guerre n'avait pas voulu, et il a recommencé son industrie ou son commerce.

J'ai vu ce spectacle très beau de l'inépuisable courage humain, dans une fabrique de meubles, au centre d'un des quartiers les plus populeux de Paris, où le jeune chef avait rouvert sa fabrique, qui fait vivre une centaine d'ouvriers, et la dirigeait appuyé sur ses béquilles gagnées sous Vauquois.

Les industries de la mode reprirent assez tôt à Paris. Les grands magasins regorgeaient d'une foule peinte et parfumée, murmurante et fiévreuse. La mode de la femme fait partie du style de Paris. Si elle a aujourd'hui sur les chevilles découvertes des jupes très larges qui lui des-

sinent des hanches fortes, comme pour une promesse sacrée de maternité faite à la Patrie, cette image indéfinissable de la féminité du monde que l'on appelle : la Parisienne, n'est pas moins élégante et fascinante.

Elle a abandonné de bonne heure la parodie guerrière qu'elle promena à travers la capitale pendant des mois indécis d'hiver, avec ses bonnets de police et ses vareuses. Elle redevint vite elle-même, âme frêle, agaçante et charmante de toute la ville, expression de la race qui veut obéir, toujours et malgré tout, aux lois suprêmes du goût et de la ligne. Et cela put rendre tolérable l'atmosphère de légèreté trop légère, d'insouciance trop insouciante, qui vous faisait mal et vous serrait à la gorge, dès que l'on rentrait à Paris, venant de n'importe quel côté de la guerre.

Où était le pouvoir, à Paris? Il était invisible. Mais on sentait ses vibrations, et pleines partout. On sentait que la tête de la nation était là. Les gouvernants, et les grands directeurs de l'opinion publique par la presse, demeuraient tous réunis dans la capitale, au milieu de la nébuleuse grisâtre de tous les satellites du pouvoir, parlementaires, reporters, gens d'affaires et femmes.

La tête de la nation était là. Et le cœur de la nation aussi. Le cœur, aux Invalides. La marche incalculable de militaires, d'hommes de guerre amputés ou blessés, qui donnaient une âme mouvante et sans arrêt aux Champs-Élysées, au Pont Alexandre, à l'Esplanade, semblait ne tendre qu'au dôme sublime élevé sur le corps de l'Empereur.

Là ce n'était pas seulement le siège central d'un commandement, c'était aussi

l'exposition permanente de la victoire conquise au jour le jour. Et si l'intérêt humain ne se déversait plus dans les centres de l'industrie ou des arts, où l'on expose périodiquement les aboutissants de l'effort des générations, il n'avait plus qu'un seul mobile et un seul but : il se cherchait aux Invalides, où il voyait les trophées de la nouvelle guerre, de la grande guerre des nations, dans l'enceinte où plane tant de gloire des temps défunts.

Aux Invalides, la guerre apparaissait dans une synthèse qui se renouvelait chaque jour. C'était l'écran idéal et réel où s'inscrivaient les raisons de la victoire.

Et qui eût reconnu Paris, le soir, s'il ne l'a vu qu'avant la guerre? La beauté de son obscurité est supérieure à celle de ses lumières. J'avais vu la place de la Concorde à toutes les heures, sous le soleil ou dans la nuit, sous la pluie ou sous

la neige, vide ou sillonnée d'autos endiablées, ou hurlante et vibrante de masses humaines manifestant. Mais comme elle est belle, sous la lune, toutes lumières éteintes. C'est comme un immense bouclier aux rares reflets, posé sur la poitrine de la ville. Les autos qui passent, sans pause, semblent un courant liquide.

Tout le long des quais, on avait l'impression d'une ville hors la ville, d'un Paris campagnard, car les jeux crus des ombres et des clartés naturelles de la nuit, sans lueurs artificielles, évoquaient toutes les campagnes. Les arbres apparaissaient comme des blocs de bronze. La Seine paraissait immobile ; elle ne charriait plus des gerbes de clartés ; et les ponts, à peine visibles, se fermaient sur l'eau comme des boucles.

Paris, le soir, se dressait en une superbe gravure, une eau-forte un peu bleuâtre.

La ville sans lumières, sans fard, sans rien qui détaille : à peine lunaire. On y entendait des voix mystérieuses, des ruisseaux qui coulent on ne sait où, comme les voix profondes de ses entrailles. La ville se montrait déshabillée, nette dans sa nudité de pierres, d'eau et d'arbres.

En la traversant en auto, on croyait traverser un de ces pays inconnus que l'on dépasse en voyage nocturne. Pourtant, à Paris, la nuit, on n'a jamais cette sensation de calme absolu que l'on ressent à travers les villages : une lumière demeurée, une inscription claire, donnent bien l'impression, tout à coup, que la fièvre de la ville est endormie, mais non apaisée...

Et l'on ne voyait que les grandes lignes essentielles, les silhouettes solides tassées que rien n'ébranlera, le jeu des masses architecturales, image vigoureuse du vrai

Paris, de son squelette gigantesque, que rien ne peut briser.

La ville ne se montre nue, ainsi, que dans les grandes époques de l'histoire. Elle étale alors ce qu'elle a de solide, d'immuable, d'éternel. Elle apparaît comme quelque chose de fabuleux et d'étrange surgi du fleuve, quelque chose qui serait le Paris historique, le fantôme des siècles, dont le fleuve sacré a bu et gardé les images : une vision d'éternité.

Les clairons, aux carrefours des avenues, peuvent sonner le garde-à-vous, et le double cri de la trompe des pompiers peut colporter l'avertissement à travers toutes les rues de la capitale, pour annoncer que l'ennemi est dans les airs, et que la mort et la destruction sont suspendues dans le sombre des hauteurs. L'avion meurtrier peut passer comme une ligne de clarté livide, poursuivi par

les étoiles rousses des canons, au milieu du fracas guerrier des bouches à feu.

Le visage du Paris nocturne est toujours impassible. Le véritable visage de Paris pendant la guerre m'est apparu d'une si haute noblesse, la nuit, qu'il pouvait faire oublier la nervosité médiocre dont il s'enlaidissait le long du jour.

IX

Le labeur de Lyon.

Peu de villes, peu de grandes villes, présentent un visage aussi guerrier que la métropole sacrée à Notre-Dame de Fourvières.

La guerre y était visible partout. Le calme tout provincial de la place Bellecour, dominée par le sanctuaire et par un bout de Tour Eiffel, ne trompait pas longtemps le visiteur. La grande Place, où les citadins se prélassent ou se promènent comme dans les centres un peu hagards des « villes du Silence » italiennes, n'était

pas seulement remplie d'oiseaux, d'enfants et de mères attentives. Sans cesse, des centaines de blessés, de convalescents, d'éclopés, la traversaient, tandis que des milliers de militaires la sillonnaient ou l'encadraient à tout moment.

Le nombre des blessés apparaissait incalculable, à Lyon. On sait d'une manière plus ou moins précise qu'il y en avait quatorze mille, dans une garnison qui ne compte pas plus de quarante mille hommes. Mais la vision des combattants frappés, des belles énergies brisées, ou meurtries, se montrait innombrable. Les rues en présentaient un des aspects, à chaque moment.

On avait l'impression que le flot de nos blessés, le flot de ceux qui jetèrent une fleur de sang à l'hydre vorace du Front, se reversait à Lyon. Ils y étaient en grand nombre, parce que la faculté de la Métro-

pole Rhônienne est une des plus savantes d'Europe. Aussi, parce que la ville les montre aux deux ou trois points centraux où se concentre le mouvement et le rythme de ses artères généreuses.

Je ne sais si l'idée d'une école de mutilés pouvait germer, dans les esprits actifs, ailleurs qu'à Lyon. Toute la ville semblait un immense hôpital de convalescents, mais un hôpital riant, lumineux, exubérant de forces, où les malades recouvraient leur santé au grand air, la respiraient dans l'atmosphère que les deux fleuves remuent et purifient sans arrêt. Et l'on voyait tant de mutilés, tant d'hommes, de jeunes hommes, dont ce qui reste du corps est encore solide, de saines énergies amoindries par le fer et le feu, que l'on a dû songer naturellement à vaincre leur destin, à triompher du sort qui les fit infirmes.

La tête haute et tendue des aveu-

gles, évoquant devant eux la tragique vision qu'ils virent la dernière, là-bas, dans l'impitoyable pays du Front; les gestes gauches, mais le visage ferme de ceux qui, après qui sait quelles souffrances, ont consenti l'holocauste d'un membre à la terre natale, acceptant l'inévitable avec une orgueilleuse sérénité, ennoblissaient les places et les rues. La guerre, toute la guerre était là, puisqu'ils étaient là.

Les êtres encore vigoureux ne paraissaient plus que comme des passants, des étrangers qui ne doivent pas rester. Ceux qui ont déjà payé, et copieusement, le grand tribut, laissant une petite mare de leur sang quelque part sur le Front, étaient chez eux partout à Lyon, image à la fois navrante et hautaine de l'invisible guerre.

On songea à lutter contre leur infortune physique. L'École des mutilés était

née. Il n'y en avait pas en France, alors que la Suède, l'Allemagne, la Belgique, l'Italie, en possédaient depuis longtemps. Il y en avait une à Charleroi, et c'est de Charleroi que vint l'orientation et la direction de l'Ecole lyonnaise, sous la direction de l'ancien secrétaire de l'École belge.

Le spectacle d'un certain nombre de « mutilés » réunis sous le même toit, une réunion fantasque d'hommes solides jetés tout d'un coup dans le lac sombre des impotences comme hors des limites naturelles de la société active, me semblait devoir être terrible et oppresseur comme un cauchemar. Silencieux, mornes, douloureux, ces hommes devaient remplir l'air qu'ils respirent de quelque malédiction farouche et muette, côte à côte, chacun mesurant sur son voisin l'immensité de son propre malheur.

Je voulus les voir. Leur aspect vivant devait être plus atroce que celui des morts laissés sur les bords des routes du Front, dans l'attente des brancardiers. En entrant dans le paisible et souriant jardin du vieux château de la Buire, qui fut aussi l'agréable couvent des Sœurs de l'Assomption, j'entendis des chants vifs, presque gais, les chants des ouvriers au labeur, les chants qui accompagnent les mains qui œuvrent joyeusement. C'étaient les Mutilés de l'École de la rue Rachet.

Une autre humanité, sans doute, celle des mutilés. Il faut un certain temps pour s'habituer à les *regarder*, à reconnaître le rythme inaccoutumé de leur labeur, de leur démarche, de leur silhouette humaine. Il faut un certain temps, certes, pour arriver à dompter l'angoisse qui étreint un être sain devant celui frappé dans l'équilibre total de son être, frappé

dans ses membres. J'avoue que cette préparation au « non-pathétique » de la vue d'un mutilé, je l'accomplis simplement, dès mon entrée à l'Ecole de Lyon, au premier atelier où je pus voir un groupe de ces infortunés, glorifiés par le sort, occupés à apprendre un nouveau métier. C'étaient des relieurs, ou plutôt des candidats relieurs.

— Nous ne voulons pas qu'ils refassent l'apprentissage du métier qu'ils pratiquaient avant — m'expliquait le directeur. — Ce serait très dur. Ils auraient mille difficultés à remonter le courant acquis par toute leur existence, à rééduquer leur personne dans le métier auquel ils étaient habitués avec la totalité de leurs moyens. Ils apprennent ici un métier nouveau pour eux. Ils s'y efforcent, et les résultats sont étonnants.

Je voyais en effet des piles de volumes,

de cahiers, de registres, fabriqués par ceux-ci, qui étaient autrefois forgerons. De les voir si gauches, chercher avec une main, plusieurs avec deux ou trois doigts seulement d'une main, la précision de l'ouvrage, j'avais pour eux une peine que le résultat révélé par les volumes déjà reliés effaçait immédiatement. Ils chantaient. De tous les ateliers, c'est-à-dire des petites pièces de l'étroit local, remplies d'ouvriers, s'échappaient des lambeaux de chansons et des rubans de rire. Toutes les pièces donnent sur des arbres pleins de printemps : est-ce cela qui les rendait contents ?

Un médecin m'affirma : — Même ceux qui n'ont jamais chanté de leur vie pendant le travail, chantent maintenant. Ils sont tous gais. — C'était vrai. Ils n'ont plus le sens de la douleur, tandis que les paralytiques sont tristes, car ils traînent

constamment le poids de leur infortune.

Les tailleurs, culs-de-jattes, posés sur une grande table, l'aiguille et l'étoffe à la main, n'étaient pas différents des tailleurs aux traditionnelles jambes croisées. D'autres, amputés d'un membre, s'instruisaient avec des fers à repasser. Partout, il y a un maître, qui oriente plus qu'il n'enseigne. Et comme je m'étonnais de voir un jeune homme coudre avec une agilité de Jenny affairée, et que je remarquais qu'il n'avait plus que trois doigts à chaque main, le maître de l'atelier m'expliqua :

— Pour un tailleur, il suffit d'avoir deux doigts à chaque main, c'est-à-dire la pince qui maintient l'étoffe et celle qui tient et pousse l'aiguille...

Je compris ainsi toute la haute et humaine philosophie de l'École des Mutilés. Ces êtres destinés, croyait-on, à hanter

pendant toute leur vie les carrefours de la pitié, apprennent ici à accomplir les travaux de l'homme avec le minimum physique nécessaire. Deux doigts à chaque main suffisent pour un tailleur... Quelle émouvante leçon d'énergie, d'orgueil humain, de volonté qui ne se courbe pas -- et toute nerveuse, toute moderne. Une main suffit pour le relieur, la main qui coupe, tandis que le moignon de l'autre retient le papier sous le couteau. Et les jambes sont inutiles au cordonnier...

Dans l'Argonne, en Belgique, en Alsace, en Orient, sur un point quelconque de l'immense forêt des poitrines adverses, les coups du sort épique ont pu toucher un être : l'amoindrir. Il reste homme. On lui apprendra à déployer l'adroite énergie de son corps pour créer de l'ouvrage humain.

Les mutilés, partout, sont gais. De se

sentir vivre *malgré cela*, peut-être. Ceux de l'école de Lyon l'étaient, peut-être, chantaient, riaient, de se sentir hommes, féconds, utiles, malgré toute la douleur endurée, malgré l'amoindrissement pâti.

Je sortis réconforté de la sorte, du monde gnomique des difformes et des amoindris. Je m'en allai voir autre chose, une transformation d'énergies collectives, un singulier chargement de puissance, en l'emplacement de ce qui fut la malheureuse Exposition Internationale.

Ce sont là de beaux bâtiments créés pour les Abattoirs nouveaux de la ville de Lyon. Ils furent bâtis pour que le sergent de garde à la grille, un Lyonnais, me dise avec orgueil : — Ce sont les plus beaux abattoirs du monde, un modèle de perfection moderne. —

Ils furent construits pour cela. Mais le sang des victimes charnelles, offertes

quotidiennement à la conservation de l'espèce supérieure, n'y a pas encore coulé. Les Abattoirs se virent consacrés à cette récapitulation tangible des efforts et des résultats d'une « civilisation », que l'on appelle Exposition Internationale. Intérêts et ambitions de toutes les contrées du monde, avec leur force claire, leur vigueur créatrice ou inventrice, et révélés dans toutes les industries, dans tous les arts, dans toute expression des derniers aboutissants du labeur des siècles et des races : tout était là, dans les Abattoirs immenses, encore vierges de morts; tout était là, bien en place, ramassé et puissant comme le poing d'un athlète qui s'exhibe.

Puis, la guerre a éclaté. L'énergie humaine a déferlé ailleurs, vague énorme, vague de feu et de sang. Point d'autre commerce entre les hommes,

que celui de la mort donnée et subie. L'Exposition Internationale disparut.

Mais les nouveaux Abattoirs de Lyon ne devaient pas encore s'ouvrir devant les troupeaux des bêtes condamnées.

Ils se sont ouverts à ceux qui reviennent du pays des hauts incendies : le Front. Ils se sont clos sur une fabrique d'engins de destruction. Ils ont accueilli les vêtements de ceux qui s'en vont continuellement, avec la continuité d'un fleuve de volonté qui se déverse sans arrêt dans l'Océan de la haine déchaînée. Et c'est ainsi que les bâtiments de l'ancienne Exposition de Lyon sont devenus un hôpital pour convalescents, une fabrique d'obus, enfin un magasin général d'équipements militaires... La guerre ; la guerre partout, sur toute chose.

Un ton indéfinissable de passé et de vanité demeure sur une affiche décolorée

que l'on peut encore remarquer collée sur l'enceinte de l'Exposition. Elle annonçait que « l'Annuaire des récompenses » paraîtrait en novembre. Les récompenses ! c'est-à-dire le but final de tous les exposants, le sommet atteint, l'affirmation en face du monde entier, par les volontés et la force groupées. Le mois de novembre, on se battait au pays du Front, depuis quatre mois.

Et les espoirs, et les certitudes, réunis dans une enceinte, firent place à une fabrique d'énergie mortelle. Dix-huit mille obus, me dit-on, sont parfaits chaque jour dans le local des machines. Il m'eût plu le visiter, sentir par moi-même la farouche puissance de la forge d'où sort l'engin aveugle et implacable que tant de fois j'ai entendu siffler, au cri de mort, sur ma tête ; je voulais voir cette « chose » suprême

de la guerre moderne, entre les mains de ceux qui la créent. Un cerbère m'arrêta :

— Il faut la permission du patron.

— Qui est-ce?

— Monsieur N.

— Quel grade?

— Aucun. Un civil.

Un politicien sans doute. La permission me fut refusée.

L'Hôtel de Ville aussi est autre chose que la maison commune, le palais communal. La Guerre était là aussi, étalée souverainement au cœur d'une ville, qui, du centre de la Nation, ravitaillait deux armées du Front, ajoutant aux énormes richesses contenues dans ses flancs les centaines de millions, la fortune ambulante de ce ravitaillement. Elle avait tout envahi.

Dès que l'on sortait de l'enchantement

carré du Grand Escalier que Thomas Blanchet décora avec ses yeux pleins de Michel-Ange, on entrait dans le domaine de la Guerre. Elle n'y était pas meurtrière ou sanglante. Elle ne s'y montrait pas sous l'aspect de la destruction, dans l'acier que l'on forge et dans la poudre que l'on pèse, ou sous l'aspect troublant de l'homme blessé. L'Hôtel de Ville était tout entier un aspect de la grande pitié du monde.

La salle des Fêtes, criarde et baroque, avec ses insolentes dorures et le poids suspendu de ses innombrables lustres, était ennoblie par les milliers de petites choses difformes, enveloppées de toile blanche, qui la remplissaient littéralement. C'étaient les paquets que l'on envoyait journellement à nos prisonniers. Les piles de linge de tous les côtés de la salle s'écoulaient dans les petits paquets, vers les

pays gris ennemis où les nôtres traînaient leur peine. Dans une salle à côté, c'était le pain, la « boule de son » odorante, qui attendait, et les trous que le four creuse dans la croûte dorée avaient comme des yeux voilés, des regards apitoyés. Les caisses de conserves luisaient sur les tables. Et le ton chaud du cuir des chaussures, par centaines, ajoutait à l'étrangeté de ces choses, dans le décor fastueux des appartements de fêtes. Pendant l'hiver, tout était destiné à nos combattants. Mais la rigueur de l'hiver passée, nos soldats étaient enveloppés de printemps, tandis que le dénuement de nos prisonniers augmentait avec leur nombre. Tout le linge de la pitié de Lyon ne couvrait alors plus le corps de ceux qui se battent, mais celui de ceux qui se battirent et qui ne furent pas heureux.

L'ancien hôtel de ville, très lyonnais

dans ses soieries tendues, gloire de la région, et dans ses nombreux tableaux de fleurs, âme de la tapisserie et inspiration séculaire de générations de décorateurs, était consacré de la sorte à une œuvre presque immatérielle et très belle.

Dans la salle des Archives, deux hommes dirigeaient un travail immense. Ils se mouvaient au milieu de centaines de caisses remplies de fiches. Il y en avait un très grand nombre, classées en ordre. La salle apparaissait comme une ruche d'abeilles formidablement agrandie. Et chaque fiche portait le nom et l'adresse d'un « disparu », d'un bras de la nation qui fut dressé contre l'ennemi, et qu'on ne vit plus, dont l'on ignore ou l'on ignorait le sort.

La guerre était partout. Elle a transformé les valeurs. Elle a métamorphosé les activités. Voici pourquoi les deux

hommes qui organisaient leurs centaines de boîtes à casiers étaient deux hommes de savoir, venus d'ailleurs, venus du domaine de l'étude et de la science : un helléniste notoire, et un agrégé à la Faculté de Droit.

Lyon tout entier vibrait, enfin, en fonction constante et large de la grande guerre. Sa vie n'était plus que l'âme d'une admirable usine de reconstruction et de destruction, consacrée à l'action de la haine qui reformera le corps de la vieille Europe. Une usine aux embranchements multiples, fumants d'orgueil national.

Il fallait un foyer central au déclenchement et à la régularisation de toutes ces forces qui s'opposent aux malheurs de la guerre, ou les secondent fièrement. Ce foyer a un double nom : Monsieur et Madame Herriot.

X

Les remous de Marseille.

Je suis de ceux qui ignorent l'étymologie du mot : Cannebière. Je me suis laissé prendre, moi aussi, à la sonorité curieuse, un peu comique, on ne sait pourquoi, du mot qui demeure étrange pour moi. Mais je suis de ceux qui allaient de temps en temps à Marseille, au hasard peu généreux des loisirs, uniquement pour respirer sur la Cannebière, à pleins poumons, l'immensité du large, non de la mer, mais du rêve, de l'aventure fabuleuse, des réalisations impossibles.

Tout paraît possible et facile lorsque, sur la Cannebière, l'on est un élément quelconque, minuscule et fugitif, de l'artère de la vie humaine qui coule sans cesse vers le Vieux-Port, ce poème bref d'histoire immortelle grecque, romaine et gauloise, et de beauté enclose. C'est peut-être pour cela, puisque chaque chose paraît là facile et possible, que l'on attribue aux Marseillais la faculté de vivre leurs rêves, jusqu'à affirmer comme réel tout ce que leur imagination peut enfanter.

J'ignorerai toujours, je crois, la signification du mot : Cannebière. D'avoir vu, les derniers temps, vivre d'une superbe vie nouvelle, épique, le grand boulevard de la cité méditerranéenne, je goûte maintenant la sonorité élégante, sèche, tel un mot de ralliement, de ce vocable, comme si les événements l'avaient renouvelé à mes oreilles.

Car ce n'était plus le capharnaüm des marins et des aventuriers du globe. Ce n'était plus l'entrepôt des ambitions louches courant sur toutes les mers, des grandes cruautés celées au fond du cœur de celui qui a lancé à travers le monde sa volonté de dominer par le crime secret et par le pouvoir éclatant qui le suivra. Ce n'était plus le carrefour des marchands et des races ; des colporteurs, magnifiques ou pouilleux, des somptuosités et des oripeaux d'Orient ; ou des porteurs du sang qui émigre. La Cannebière n'était plus un canal humain, bariolé et lent, une sorte de mare agitée par les volontés haineuses et concupiscentes qui naissent des plus fabuleuses promiscuités.

Le contraste si vif, existant entre les visages également puissants, mais si différents d'aspect et de rythme, de Marseille et de Gênes, s'abolissait. La vie humaine,

des quatre coins du monde, attirée depuis des siècles dans le tourbillon phocéen, avait acquis un autre rythme. Elle était devenue grave, un peu solennelle, simple et noble. Le visage de Marseille, c'est-à-dire de la Cannebière, où se résument toutes les lignes de la ville, avait changé.

La guerre l'avait changé.

La Cannebière était toute vouée à la guerre.

Sans doute, les marchands orientaux, ces survivants versicolores et sales de la nonchalante âpreté phénicienne, passaient avec leur tapis sur le dos et leurs boîtes de pacotille reluisantes sur le nombril. Les petits Italiens étaient là aussi, statuettes de bronze, vivantes et admirables, habillés de loques par un fantaisiste ; ils sont toujours cinq ou six, une petite nuée, à tomber sur vos chaussures dès que vous faites mine de vous asseoir devant

une table de café, comme les græculi de Salonique. Les filles aussi se montraient, idoles de jeunesse peinte, sorties des icônes de la luxure guetteuse et prometteuse. Mais les terrasses des cafés devenaient assez silencieuses; elles avaient perdu ce haut bourdonnement de voix, ce bruyant croisement d'accents, comparable seulement à celui des cafés de Naples, et que leur assurait la présence des politiciens, des avocats, des bourgeois du cru, tourmentés par le démon des affaires.

Tous ces hommes étaient ailleurs. Ceux qui restaient, avaient dépouillé le vêtement de leur corporation, et revêtu l'habit de la patrie qui préparait, dans le feu et dans le sang, cent ans de vie nouvelle. Les terrasses de la Cannebière, militarisées comme toute la France. Les uniformes, clairs, sous les visages sérieux. Une uniformité de la couleur avait détruit ce qu'il

y avait de trop vif et de trop divers dans la coupe et les teintes; et elle n'était pas seulement sur les corps, mais aussi dans les cœurs, dans la manière d'être et de vouloir, je pense.

Marseille n'a pas été privée de l'élément mâle, comme tant de centres humains qui paraissaient régis par des matriarcats. Les hommes y sont aussi nombreux qu'avant la guerre, plus peut-être. Ce sont en général des guerriers, voués à la guerre, s'ils y vont ou s'ils en reviennent, ou à la chose de la guerre, s'ils n'ont jamais été et n'iront pas sur le Front.

Mais son pittoresque était différent de celui de tout temps. Les filles, les Françaises et les Anglaises, étaient bien mises, discrètes, maintenant qu'il y avait un si grand nombre d'officiers à tenter, à la place des gros marchands de jadis, et que sur tout le pays pesait le nuage de la

guerre, qui reflétait de très loin, mais quand même, les incendies du sang fraternel.

Puis, la teinte générale de la Cannebière, du visage de la ville devenu pensif, n'était plus la même. Le khaki s'imposait avec une souveraineté infaillible : une tache copieuse, déplacée continuellement. Et la sévérité même de la ligne mâle a contribué à changer totalement l'aspect de ce boulevard qui est comme un bras tendu, dont la main magnifique d'émeraude est ouverte sur le Vieux-Port.

Les Anglais, on les voyait passer, aspect vivant du silence et de la correction, avec leur morgue étrange, avec leurs casquettes plates et leurs cannes à la main. Des guerriers ou des sportmen, des êtres qui se préparent à la mort ou au jeu ? Ils allaient grands, découplés en athlètes du

tennis ou de la boxe. Avec eux, d'autres géants khakis, remuant sur le boulevard une élégance plus curieuse, avec les longues basques de leurs tuniques, la maille d'acier aux épaulettes, le turban jaune, rond ou pointu, sur la majesté taciturne des têtes de bronze vert : les Hindous.

La teinte de la Cannebière, du plus multicolore des boulevards, la voici maintenant : azur et khaki. Son aspect tout entier, pareil à l'allée gigantesque d'une caserne. Et pourtant, vraiment, on y sentait bien que la guerre était très loin, aussi vague qu'une légende !

J'ai suivi une fois un groupe d'Hindous. Ils venaient de l'Orient, du vestibule mystique et mystérieux de l'Orient, jeter leur forte insouciance guerrière dans le creuset où brûlent en ces temps les nouveaux destins des races. Je me mis au

milieu d'eux pour respirer leurs pensées, plus que pour entendre leurs très rares paroles.

Je fus avec eux devant la vaste mer qui est nôtre, *Mare nostrum*. Ils regardaient les grands Docks ; ils eurent sur la Corniche et à la Joliette, immense « d'eau pleine de ciel », comme dit le poète, ce regard ému de la nostalgie des espaces qu'ont les lions enfermés dans des cages par la lâcheté des hommes civilisés. Marseille apparaissait partout vouée, de très loin, à la guerre. Le port était dominé par des guerriers, que les paquebots rejetaient, ou qu'ils engloutissaient, ou qui attendaient. A côté des convois de nos régiments, une charrette hindoue, avec ses petits chevaux et l'air ferme et lointain de ses conducteurs, révélait la fusion des mondes, détruisait les frontières des siècles et les limites des races.

Au camp hindou, au château Mussot, la vision de l'Orient, tel que nous l'ont donné les littérateurs plus que la réalité, disparut complètement. Un camp modèle. La rigidité de la garde, appelée sur des rangs pour saluer les officiers visiteurs, était aussi dans la silhouette de chaque homme que l'on rencontrait dans les chemins, redressé immédiatement pour le salut militaire impeccable.

C'était un dimanche. Mais le repos était très actif au camp. L'heure de la sortie n'avait pas encore sonné. Et quoiqu'il n'y eût point d'exercice, nul ne restait oisif. Les grandes chaudières fabriquées avec de la terre durcie fumaient hautement. L'on venait en nombre, mi-nus, y chercher l'eau chaude pour l'hygiène du corps. On se lavait en plein air, un peu partout, devant les tentes. On se rasait avec le même rasoir, la figure et le corps :

rite religieux peut-être. D'aucuns, sur une esplanade, engageaient des parties ardentes de foot-ball, acharnés et rieurs, au milieu d'un cercle de camarades spectateurs, qui pointaient. Ailleurs, un cercle assis suivait avec une concentration de prière les jeux d'un admirable prestidigitateur, soldat aussi, capable de faire sortir l'eau et le feu de partout (je dis : de partout, car il les a fait sortir aussi de mon képi, sans qu'il en reste trace.) De temps en temps, une facétie m'était révélée par un rire métallique qui s'égrenait tout autour des assistants, et je voyais, alors, dans le bronze et le cuivre, des rangées blanches éclatantes.

Pas loin du spectacle, les cuisiniers préparaient des mets étranges, les uns dans un cercle, d'autres dans des tentes marquées de lignes que personne ne devait dépasser, et que je tentai en vain de

dépasser, repoussé respectueusement mais fermement par les cuisiniers. La nourriture est chose sacrée et appartient à la race. Quatre ou cinq races sont en présence au camp des Hindous : en présence seulement, car la communion n'a lieu qu'au champ de bataille, et un Sikh aux longs cheveux n'entre pas dans la cuisine d'un Gourka.

Le sens de la race, de l'Unité hors l'individu, est formidable chez eux. Le nom religieux les a marqués, du reste, fortement, les uns et les autres. Musulmans, Bouddhistes et Chrétiens, se tolèrent. Et lorsqu'un musulman m'offrit à regarder le narghilé qu'il fumait en commun avec ses coréligionnaires, se le passant de bouche en bouche, et que je voulus en goûter, je vis des yeux pétiller de fureur ennemie, tandis qu'une main, suspendue aux limites extrêmes du respect

dû à mon grade, me reprenait la pipe, me l'arrachait presque.

Ce geste de race fut corrigé par d'autres qui m'offraient des souvenirs. Le mot : souvenir, en français, est peut-être le seul qu'ils connaissent. Quelques-uns s'en servent pour quémander, ayant l'air d'offrir ; souvent ils offrent réellement et refusent toute rétribution. J'eus ainsi un de ces bracelets de fer forgé aux signes mystérieux par quoi se distinguent les sikhs aux longs cheveux. J'étais au milieu d'une humanité sereine et forte, dans la campagne marseillaise. Une humanité qui paraît à la fois enfantine et très vieille. Car tout intéresse et amuse ces êtres à certains moments, alors qu'en d'autres pèse sur eux le silence fier des peuples très vieux, lourds d'histoire et inertes, inertes en face de la vie.

La vivacité de l'existence méridio-

nale d'antan, de brouhaha et de bousculade, on ne la retrouvait presque plus à Marseille. N'est-ce pas que les quais de certains grands ports donnent, des humains, l'impression du fourmillement des vers dans les sables chauds. Mais la grande ville populaire, née de la Méditerranée millénaire, subissait l'ordre et la fièvre disciplinée du grand nombre de militaires établis en plein courant dans les rayons de son activité.

Le soir, à la gare, on se retrouvait dans le régime ancien. Invariablement, vers minuit, il y avait deux trains qui partaient bondés de soldats, convalescents ou permissionnaires. La plupart étaient des Provençaux. Leur joie bizarre consistait à créer du bruit, à prendre d'assaut les voitures de première classe, à se faire chasser par les gendarmes, obéissant mais protestant en vacarme.

Ce n'étaient jamais les mêmes hommes, et le jeu se renouvelait, pareil chaque nuit. Jeu innocent et bruyant, par quoi se perpétue la vivacité de la métropole de la mer.

Et malgré tout, le visage de la ville, aux couleurs d'azur et de khaki, apparaissait assez grave et assez ferme, comme celui de toute la nation qui se battait, vibrant de la vie incomparable de « Notre Mer ».

La sérénité de Rome.

Rome. On connaît la magie de ce nom. Elle est séculaire et universelle, et elle dure.

Aucune sensation vierge, vraiment neuve, n'est possible pour tout être civilisé ou mi-civilisé, qui se rend à Rome. La littérature de tout genre et de toute force l'oppresse pendant le voyage, et l'accable littéralement dès qu'il lui est donné de lire le nom fatidique, même avant d'arriver à la ville, à la gare Roma-Portonaccio. Et tant de littérature a vulgarisé Rome,

qu'on s'y approche avec une âme vulgaire, une imagination profane, éprise de je ne sais quelle colossale vision.

Aussi, le premier contact avec la ville, l'Urbs, est-il toujours décevant.

Cette fois, Rome n'était certainement plus Rome. Sans l'amour, a dit Gœthe, le monde ne serait pas le monde, et Rome ne serait pas Rome. Mais que serait la ville avec la haine, dans les premiers jours de la guerre déchaînée par la volonté d'un peuple, rythmée par un poète, plus forte que les hésitations dernières d'un gouvernement ?

En approchant de Rome, ce fut encore une déception. Ceux qui ont vécu les premières heures, les premiers jours, la première semaine de la France envahie, de Paris menacé, ont déposé aux tréfonds de leurs souvenirs les plus sacrés l'image de Paris en un tumulte sourd et ferme. Les

colonnes humaines traversaient les boulevards jour et nuit, violentes et destructives, les premiers jours, ruées contre les établissements allemands, dans un besoin éperdu d'exhaler la fureur nationale embrasée par l'envahissement. Puis, ce fut l'enthousiasme des combattants qui s'en allaient combattre, des phalanges d'Étrangers qui voulurent les suivre, affirmant encore une fois cette sorte d'amour mystique, irraisonné et permanent, qui attache certaines races à la France. Les nuits sans lumière, sous la seule croix inquiète des faisceaux lumineux des projecteurs, les jours lents et vides où le battement de la vie nationale était effroyablement ralenti, voyaient passer sans cesse les courants mâles des combattants, enveloppés de silence ou de chants. Et ceux qui s'en allaient vers la guerre, défilaient avec des corps raidis, les fronts hauts et les yeux

grands ouverts, fixés devant la vision de l'ouragan déchaîné sur le monde. C'étaient les premiers Illuminés de la Guerre Sainte des Races, où tous les siècles aboutissent pour prendre un nom nouveau.

Rome. Qu'allait-elle nous révéler, du tourment épique d'une nation, et de son exaltation, que nous n'ayions déjà vécu? Nous savions que l'Italie s'était gonflée pendant la « semaine de sa passion » dans une si forte volonté de lutte, que les esprits étaient prêts à tuer n'importe où, n'importe comment, à l'intérieur du pays, dans une révolution, si l'on continuait à les empêcher de se battre sur les frontières. Nous savions que le délire du sang avait saisi la Péninsule, avait secoué les fibres les plus intimes des trois catégories humaines d'un pays : le peuple, les intellectuels, l'armée.

La vie totale de la nation, depuis

des mois et des mois, vibrait isochrone avec l'ouragan de feu et de sang du reste du vieux monde. Et nous savions qu'un poète, l'Aède de la race, avait passé les Alpes, portant à son pays « l'image de guerre », coryphée de la ronde infernale des peuples, dans laquelle l'Italie devait entrer. La guerre italienne était déclarée depuis vingt-quatre heures. Les pancartes lumineuses de la ville française où nous étions avaient annoncé en trois lignes, brèves, sonores, et suprêmes comme le clairon de la charge, que l'Italie marchait contre l'Autriche, que l'histoire de l'Europe avait recommencé vraiment pour tout le monde.

Quel était le visage de la Ville Sainte des Latins, maintenant?

Nous nous souvenions sans cesse de Paris, pendant la première semaine tragique, le mois d'août. La ville impériale et

papale et royale allait nous montrer aussi à nu, vibrant comme les cordes d'un orchestre démoniaque, le nœud de ses nerfs, et ses muscles bombés, et les colonnes de ses enfants aussi : corps raidis, fronts hauts, yeux ouverts et fixes sur l'incendie épique des nations. Les licteurs de la violence sacrée allaient défiler devant nous, portant entre leurs mains immatérielles les faisceaux droits et aigus de la volonté nationale...

Non. Le visage de Rome était calme et indifférent, joyeux et « quelconque ». La fontaine moderne des Néréides, si laide, près de la gare, laissait tomber des eaux copieuses, sans que les hurlements du peuple en guerre couvrissent sa monotonie. La rue Nationale ouvrait toutes les mains bariolées de ses magasins, tendait aux passants les tentacules de convoitises communes, par toutes ses bijouteries, ses

pâtisseries qui jouent un grand rôle dans la vie des flâneurs romains, et ses magasins de luxe.

Le Corso s'étendait sombre et serpentin, du Capitole enlaidi par la blancheur colossale du monument royal, jusqu'à la beauté close de la place du Peuple et du Pincio sombre et serpentin, grouillant d'un monde actif et paisible, au courant incessant. Partout, la vie ordinaire, sans soubresauts, sans la moindre expression de nervosité, ou d'attente, bien moins de tristesse ou d'énervement. La majesté de Rome tant chantée par les poètes était intacte. Jour et nuit, toute la vie civile reflétait dans son luxe le rythme lent de la capitale séculaire.

Un élément nouveau, pourtant, semblait ajouté à la vie de la ville. Partout, l'élégance gris-verte des militaires, de ceux qui sont prêts corps et âmes à

affronter l'ouragan du sang, partout elle apportait une note fière et réconfortante. Ce qui surprenait, c'était la grande jeunesse de cette armée neuve, sa souplesse et sa vigueur. Une armée de trois ou quatre cents mille hommes, devenue assez rapidement cette armée de quelques millions à déverser sur l'orgueil de la race ennemie. Il avait fallu multiplier les « cadres », les chefs; et l'on avait suivi le précepte napoléonien, les rajeunissant, élevant à la dignité haute de l'officier les jeunes hommes. Après une courte période d'instruction, les étudiants des facultés, nommés officiers. Leur éducation morale, leur sens des hiérarchies et des disciplines, étant développés par leur éducation même, quelques semaines d'entraînement technique peuvent suffire et suffisent à les créer chefs de troupes. Cette armée jeune, qui paraissait enthou-

siaste, peuplait la ville, alerte comme la promesse, comme l'affirmation d'un orgueil noble. L'unité de sa tenue militaire, sa couleur, et la finesse nerveuse et toute moderne de sa coupe, étendaient sur le tableau de la ville des taches claires, infiniment heureuses. Et les «militaires» étaient tellement mêlés aux « civils », que toute la nation apparaissait, là, dans les rues romaines ensoleillées, au milieu des bruits mélodiques des innombrables fontaines, comme parée pour une fête. L'Épiphanie du Sang vraiment. Le Sacre de la Race, vraiment, selon l'expression du poète.

Des soldats passaient, venus de la campagne du Latium, accompagnés de leurs femmes, ces solides et belles Latines, ces «ciociare» fécondes et pittoresques ; et ils se tenaient par la main, un peu éblouis par la lumière et la vie de la capitale, les regards droits devant eux, avec quelque

chose de solennel dans la démarche, quelque chose de grave qui faisait penser inévitablement à la fierté du « citoyen romain » telle que la littérature et l'art nous l'ont transmise. Les régiments qui partaient, traversaient la ville, les bras chargés de fleurs, sans bruit et sans chants, encadrés de femmes aux cent couleurs, comme une procession printanière, du nouveau printemps de la nation.

Qu'était-ce Rome une semaine auparavant?

La ville était tout en émoi. Le poète national, qui revenait de France, avait chanté devant le golfe gênois la belle nécessité de cette guerre, que l'élément le plus vivant et le plus fier du pays demandait enfin. Pendant que tout le royaume manifestait sa décision guerrière, appuyé par un gouvernement conscient de la préparation épique, matérielle et

spirituelle, accomplie depuis dix mois, Rome voyait venir à elle les chefs du parti guerrier. Ils se retrouvaient là, pour marteler sur l'enclume des enthousiasmes la volonté précise du conflit. Le poète donna soudain un tel souffle au foyer, que cette volonté éclata comme une force sanguinaire irrésistible.

Des mains nombreuses inscrivaient au charbon, sur les murs de Rome, l'avertissement aux Italiens.

Le voici : « Divisés et sans tête, c'est la valse de la mort ». Ou encore, et partout : « La guerre dehors ou la guerre dedans ». Tandis que des manifestes concluaient nettement : « Guerre ou Révolution », ou encore : « Guerre ou République ».

L'avertissement criait sur tous les murs. Le peuple se soulevait avec une assurance, une progression inouïe ; l'armée secouant son émotion, il l'acclamait, il l'incitait

à l'action inévitable. Lorsque des menées politiques déterminèrent la démission du gouvernement, la ville se crispa de rage. Ce fut le tumulte des émeutes, des barricades du peuple que l'armée respectait, la ville dans l'obscurité percée de voix et d'hymnes guerriers.

Le 24 mai 1915, l'histoire affirma ses droits, la guerre fut déclarée. La joie nationale se détendit dans un calme étonnant.

Plus de cris, plus de tumulte. Avec une précision de machine très bien réglée, les citoyens se transforment en soldats, traversent les rues, disparaissent vers la frontière où se joue l'acte de gloire et de mort. Les autres, ceux qui restent, n'ont rien changé à leur vie. Le pouls de la nation bat avec une régularité absolue. Le visage de Rome est serein. Et cette sérénité, déconcertante un peu, ne man-

quait pas de noblesse. Tout le passé semblait aboutir à cette attente paisible des grandes choses nées du sang versé. La ville respirait le bonheur du devoir accompli, puisque la nation avait répondu à l'appel de la Race.

Jadis, du haut de la terrasse du Pincio, les jeunes artistes contemplaient la vision nébuleuse de la Coupole de Saint-Pierre, et s'extasiaient trop devant la gloire passée. La Coupole leur était un bouclier inébranlable, dans la bataille des siècles qui se suivent. A présent, la terrasse du Pincio n'était peuplée que de vieillards.

Le jeune sang gargouillait ailleurs.

XII

Le visage de Gênes-la-Superbe.

Génova-la-Superba. La « Superbe » est immuable. Comme toujours, l'excès même de son labeur, de son activité séculaire, lui donnent un aspect d'immobilité surprenante. Gênes est une des rares villes du monde qui aient un style.

Le style de Gênes n'est pas dans son architecture civile et marine, ni dans ses palais ou ses places, ou le dédale sombre de ses rues et de ses ruelles. Il est dans l'allure et les gestes du peuple qui fourmille partout, taciturne et actif. Une sorte

d'austérité frappe l'étranger qui descend à Gênes, non sans l'accabler. L'atmosphère de la ville est remplie d'une intensité de travail et de volonté extraordinaires. Et cela, depuis des siècles.

Il existe une « morgue gênoise ». Cette morgue, faite de sobriété et de silence, désagréable de prime abord, s'évanouit dès que l'on entre un peu dans le rythme magnifique d'une ville qui semble perpétuellement aguerrie. Le pays des grands marchands de la mer est tourné depuis mille et mille ans vers les espaces à conquérir. La mer est son domaine toujours nouveau. Une sorte de rêve de la mer, des terres lointaines, des voyages fantastiques, est répandu sans doute sur tout le sol gênois, dans toutes les pierres gênoises. On le sent partout. On peut le retrouver dans certains ports de Normandie. Les Normands et les Gênois sont parmi les

peuples les plus aventureux du monde. Mais, tandis que la Normandie est devenue un élément de la nation française, Gênes, tout en étant une des villes les plus patriotiques de la péninsule italienne, demeure surtout et avant tout Gênes : avec son inébranlable et farouche volonté de puissance.

Voilà pourquoi rien n'était changé, dans Gênes-la-Superbe. Rien. La pulsation de la ville n'avait pas accéléré, ni ralenti son rythme. Ce quelque chose de tenace, d'opiniâtre, de résistant et de renfermé, qui caractérise Gênes, on le retrouvait sans changement. Peut-être les couleurs nationales y apparaissaient-elles un peu plus éclatantes qu'ailleurs, à cause de leur plus grand nombre. Tous les édifices étaient voilés de blanc, de rouge et de vert, parce que toutes les fenêtres palpitaient de drapeaux, vibrant à la grande lumière

et claquant légèrement au souffle marin qui circule dans les rues de Gênes comme un sang immatériel merveilleusement vif.

Les tramways bondés se gonflaient de vies humaines affairées, de la gare jusqu'à la place de Ferrari. Peu de personnes parlaient. Et nul ne parlait de la guerre. Cependant, Gênes a donné à l'Italie un contingent de volontés et d'hommes, et, nous dit-on aussi, d'argent considérable. Mais la Superbe n'ignore rien des guerres des hommes.

La guerre a toujours été l'état naturel de son organisme combatif et conquérant. Elle est peut-être heureuse que l'on se batte quelque part, pour revendiquer un droit, pour arracher des terres aux coalitions ennemies. Son patriotisme n'a pas besoin de se manifester, autrement que par l'apport sûr et sérieux à la cause commune. La ville des grandes réalisations

aventureuses, la grande amoureuse de tous les risques, n'a pas besoin de démonstrations véhémentes pour agir. Depuis des siècles et des siècles, elle agit ainsi, sobre et taciturne. Autrefois, c'était pour elle seule ; aujourd'hui pour la péninsule tout entière. Rien n'est changé.

Et ces femmes, que l'on sent vivantes et vigoureuses, aux visages si gracieux sous le petit voile noir qui ramasse les cheveux, ces femmes, filles et mères de marins et de marchands inapaisables, paraissaient regarder les régiments qui défilaient et disparaissaient, comme elles ont l'habitude de regarder les marins qui prennent le large.

Seulement, elles savaient que ce n'était pas l'aventure de la mer et de la fortune que ces hommes allaient courir, mais une aventure de terre et d'honneur. Et j'ai surpris des larmes dans leurs yeux, des larmes d'orgueil, peut-être.

Le visage austère et ferme de Gênes me rappelait certaines paroles de Mazzini, dont l'âme fut si gênoise. Celles-ci entre autres : « Je voudrais que, ainsi que les ermites de la Trappe ne se rencontrent pas sans se dire l'un l'autre : — Frère, il faut mourir —, les jeunes gens d'Italie ne se rencontrassent pas dans les rues, dans les théâtres, les cercles, sans se dire : — Frère, il faut combattre ; toi et moi, nous vivons déshonorés —.» Mazzini pensait à l'Autriche, sans cesse ; il mourut l'esprit tourné vers l'ennemie qu'il fallait combattre, celle qui « déshonorait » les Italiens à cause des terres italiennes irrédimées.

Gênes honore particulièrement Garibaldi et Mazzini : l'Epée et l'Intelligence de l'union politique italienne au XIXe siècle. Elle est heureuse aujourd'hui, je pense, d'avoir obéi la première à l'ordre

guerrier laissé par les deux apôtres morts.

Toutes les paroles du passé, la voix des morts que l'on ne voulait plus écouter, avaient bouillonné à Gênes, à nouveau, dans la cuve idéale des nouveaux destins. Gabriel d'Annunzio ne pouvait résumer toute la volonté du passé et de l'avenir que devant la mer Gênoise. On put là se souvenir de la proclamation de Victor Emmanuel II, en 1859 : « L'Autriche ose nous ordonner, à nous qui sommes seulement armés pour la défense, de déposer les armes et de nous mettre à sa merci. L'ordre outrageant devait avoir une réponse digne de lui. Je l'ai dédaigneusement repoussé... Soldats ! je vous donne l'annonce sûre que vous ferez vôtre l'outrage jeté à votre roi, à la Nation. L'annonce que je vous donne est une annonce de guerre. Aux armes donc, soldats !... » Le roi présent d'Italie, en proclamant la

guerre au même ennemi, avait demandé à ses soldats, le 26 mai, « d'accomplir, enfin, l'œuvre avec tant d'héroïsme commencée par nos pères ». Toute la guerre était donc pour l'Italie, non pas un commencement ni un recommencement, mais une continuation. La tradition se renoue.

Il y a des villes, en Italie, qui gardent, comme un lien sacré avec le passé, la volonté d'être rebelles pour se renouveler sans cesse, et de se renouveler sans rien oublier de ce que le passé laissa dans les âmes. Parmi les plus rebelles de ces villes italiennes, fort nombreuses surtout en Romagne, les plus avancées, les plus anxieuses de renouveaux, Gênes a sa place. Sa tradition libre l'a faite ainsi.

De son golfe, toute initiative de violent désir put partir, est partie, pour la paix ou pour la guerre, vers des terres inconnues à découvrir, ou contre des rivales à

dompter. Le mouvement dernier, la toute dernière éclosion d'un peuple vers la guerre, est parti aussi de la rive gênoise, à Quarto. Gênes le sait.

Aussi avait-elle accepté le conflit avec toutes ses conséquences.

Un des premiers jours du mois de juin 1915, une affiche officielle ordonnait aux Gênois de prendre garde aux avertissements qui pouvaient leur venir, afin de préserver la ville contre des tentatives audacieuses d'avions ennemis.

Un petit homme trapu se plut à pérorer au milieu du peuple, au sujet de ce qu'on demandait aux citoyens pour que l'on obtînt au plus vite l'obscurité nécessaire à la sécurité commune.

Il disait :

— Nous ne sommes pas à Venise, ici. On nous avait dit que la guerre ne changerait en rien notre vie. C'est fou. On commence

à nous enlever la lumière. Nous ne sommes pas à Venise, ici. —

En effet, la veille avait paru l'ordre de la place de Venise, qui jetait la ville de l'Adriatique dans l'obscurité nocturne, afin de « limiter les dommages aux personnes et aux propriétés qui pourraient être produits par le jet de matières explosives du haut des aéromobiles, ou par des navires ». L'image de Venise dressée ainsi, sottement, devant le cœur gênois, l'image de cette grande rivale des siècles morts, si malheureuse pendant cette guerre, fit éclore une voix indignée et terrible :

— Venise ! Venise ! si on souffre à Venise, il est juste qu'on souffre aussi à Gênes. Vous n'êtes donc pas Italien?

Je me tournai du côté de la voix. C'était une femme qui avait parlé, une femme du peuple : yeux durs et bouche serrée, fière comme une Némésis. Le petit

homme qui s'était plaint avait disparu.

Le couchant sanglant enveloppait d'ardeur le port de Gênes ce jour-là, et mettait comme des milliers de petites flammes dans la phalange des mâts, droits comme les lances d'une armée de géants marins. Gênes m'apparut dans un embrasement.

III

Visage des Hommes

XIII

Un chef : le général Gouraud.

Cette guerre a été de bonne heure, par son étendue mortelle, un large foyer de souvenirs. Pour des milliers et des milliers d'hommes, elle accumulait en l'espace d'un an, avec une intensité de vie sans pareille, plus d'événements que n'en remplissent d'habitude quelques années d'existence humaine. Le caléidoscope des champs de batailles, des cantonnements, des camps, des hôpitaux, était mû par la main d'un dieu en délire. Et l'événement d'hier paraissait aussi loin-

tain que les années dont on garde avec peine la mémoire.

Aussi, la nouvelle de la blessure du général Gouraud aux Dardanelles, puis l'annonce de son transport en France, et celle, très douloureuse à tous ceux qui l'ont connu, de la gravité de son mal : l'amoindrissement de sa superbe énergie physique par l'amputation d'un bras, me firent penser à des événements de la veille, terriblement éloignés. Je revis dans mon esprit déjà le général Gouraud blessé pour la première fois sur le champ de bataille de cette guerre, le 8 janvier 1915, au Ravin des Meurissons, en Argonne.

La tragique Forêt « mangeuse d'hommes » était bouleversée depuis de longs mois, par la plus tenace des batailles. Les attaques et les contre-attaques se suivaient, se chevauchaient, ne laissaient aucun répit. Un « secteur » était particulièrement en

butte à la haine déchaînée de part et d'autre. On savait que les Allemands avaient un objectif auquel ils tenaient comme à un point stratégique de toute première importance; et qu'il fallait à tout prix les empêcher de l'atteindre. Il s'agissait de Verdun, avec la ligne de chemin de fer des Islettes et Sainte-Menehould. Verdun était, est demeuré, la belle proie convoitée, pour laquelle la vie humaine, allemande et française, a été versée, avec la plus effroyable générosité de part et d'autre.

Couper la ligne de chemin de fer, s'approcher de Verdun, étreindre la superbe place-forte ; les Allemands ont tout fait pour cela, avec une fièvre particulière, continuellement. Ils n'y ont jamais renoncé, mais ils s'aperçurent bientôt qu'ils trouvaient là une des plus inviolables murailles de poitrines humaines,

que la France leur opposait sur tout le Front.

Au début du premier hiver, ce secteur de l'Argonne comptait les combats les plus acharnés et les plus meurtriers. De notre côté, on y jetait, l'un après l'autre, des régiments « volants », à la souplesse et à la dureté sans égales, qui collaboraient de toute leur ardeur avec les troupes les plus entraînées et les plus aguerries de la zone.

Pendant quelques temps, Coloniaux et Légionnaires, rivalisèrent de ferveur guerrière, entre les Islettes, le Four de Paris, Boureuilles... Un chef, incomparable de jeunesse et de bravoure, les attirait derrière lui, plus qu'il ne les poussait, embrasait leur fougue sans cesse jour et nuit. Tout combattant l'a vu, le voyait constamment sur la ligne du danger certain et de l'âpre dispute. Ce chef, général

divisionnaire du secteur, était le général Gouraud.

Grand, solide et si jeune ; un peu raide, par l'habitude des combats, par la coutume de se tenir droit pour mieux mesurer le danger, de regarder haut et fixe pour mieux le défier. Tel apparaissait le général Gouraud. De vieux légionnaires racontaient qu'ils avaient servi sous ses ordres en Afrique, et affirmaient qu'il ne dort jamais.

Je ne sais si ce grand chef blessé lira ces lignes ; il sourira peut-être en apprenant que les légendes les plus extravagantes courent sur lui dans les rangs des légionnaires. Un chef, que la légende entoure déjà, peut tout obtenir de ses hommes ; il atteint le degré mystique de la hiérarchie où le sacrifice en son nom est une prime d'incalculable valeur pour ceux qui lui obéissent. C'est le pouvoir

profond dont est faite la puissance souvent surhumaine des grands conducteurs d'hommes.

Un étrange diable sicilien, homme de toutes décisions, au Claon, une certaine nuit d'attente dans la boue haute et dure, permit à toute une compagnie de ne pas fermer l'œil jusqu'à l'aube sans s'en apercevoir. Légionnaire depuis quelque dix ans, médaillé pour des actes d'incroyable bravoure, il était infatigable au feu, disait-il, au vin et à la causerie. Quand il ne se battait pas, il buvait et il parlait. Et ses récits étaient souvent une biographie étonnante du « colonel » Gouraud.

Des récits merveilleux, où le chef apparaissait tour à tour courageux comme un lion, et prudent — que mon général me pardonne la comparaison due au vieux légionnaire — prudent comme un singe. Il appelait le général de division : Gou-

raud, tout court. Et il y avait tant d'amour dévoué, dans les contes épiques de cet homme, qu'on n'y remarquait pas, au passage, le rôle de l'imagination méridionale. Il en ressortait, surtout, que « Gouraud » est le seul homme au monde n'ayant pas besoin de dormir.

Et vraiment, tout officier avait eu, au moins une fois, dans quelques nuits agitées de la forêt, la surprise de voir deux hommes arrivés sur les tranchées de première ligne, et l'un d'eux, le général, s'approcher, s'accroupir dans la boue, s'inquiéter de tout ce qui se passait, simplement, fraternellement, et repartir dans la nuit. Au combat de Courtes-Chausses, le général Gouraud fut vu partout. Trois jours après, il était blessé aux Meurissons.

Il venait d'accorder du repos, au Claon, aux Italiens harassés par les combats de la veille, en lambeaux, et dont les sacs,

ce fantastique trésor du soldat de campagne, déposés au moment d'une attaque, et repérés par l'artillerie ennemie, n'étaient plus qu'une bouillie, quelque part, dans la glaise. Le « repos » ne devait pas durer.

Le matin, on avait enterré les morts. Pour la seconde fois, en huit jours, le sang français et le sang italien s'étaient mêlés, dans l'enchevêtrement des pauvres arbres d'Argonne, pantelants par la bataille des hommes.

Le général Gouraud n'avait pas manqué à la cérémonie émouvante et glorieuse qui se déroulait, avec une simplicité toute épique, en l'église violée, bombardée, de la Chalade. La canonnade continue semblait saluer nos morts, et les âmes agenouillées des survivants, comme un glas — un glas non d'amour et de paix, mais de haine et de terreur. Les morts étaient étendus sur les dalles, les soldats dans leur

sang, les officiers dans les rustiques cercueils fabriqués à la hâte sur les lieux.

Droit devant l'autel, le général Gouraud assistait à la messe, en suivait pieusement les péripéties simples, ayant à côté, et autour de lui, les officiers du 4e régiment de marche de la Légion.

J'ai conté ailleurs cette cérémonie d'âmes. Lorsque les camarades tombés furent descendus dans la terre molle, sous la pluie incessante et fine, avant que l'aumônier nous passât le goupillon aux gouttes d'eau idéales, le général Gouraud, très ému, sut faire pleurer une assistance d'hommes rudes, que la veille avait trouvés si fiers devant la mort à subir ou à donner.

— Mes amis ! — dit-il — il y a huit jours, à la maison Forestière du Four-les-Moines, nous avons enterré quelques-uns de nos camarades. Des officiers italiens,

nos frères, étaient étendus parmi leurs soldats. Aujourd'hui, avec les légionnaires italiens, ce sont aussi des officiers français, dont nous saluons la dépouille. La volonté unique de la race s'accomplit ainsi, fortement, dans le sang. Et Italiens et Français nous disent le même mot, que nos oreilles n'entendent pas, mais que nos cœurs écoutent : En avant ! vengez-nous ! —

La France ne s'est pas arrêtée dans l'œuvre de la vengeance. L'Italie toute entière répondit à l'appel. Et, sans doute, les Italiens, dispersés ensuite dans les régiments d'Outre-Monts, ou restés en France au service de leur seconde patrie, se souviendront des mots de leur général.

Le lendemain, le 8 janvier, tandis que le régiment reprenait la marche des tranchées et du feu, une nouvelle serpenta à travers la colonne, consternant tout le

monde. Le général Gouraud venait d'être blessé. On le revit, partout, à peine pansé, toujours grand, droit, la tête haute, l'aspect jeune d'un jeune capitaine.

Puis, l'admirable entraîneur d'hommes était parti pour cette Méditerranée sacrée, « Mare Nostrum » de la race latine. Il sut sur mer que « la volonté unique de la race s'accomplissait fortement », selon ses paroles, en apprenant l'entrée en lice de l'Italie. Puis, il revint, amoindri, déchiré comme une pauvre chose sanglante. Mais tous ceux qui l'ont vu sur la ligne du feu, âme et cerveau vigilants, sans fatigue et sans sommeil, savaient que son énergie n'était pas domptée.

« El Kabir », l'ont appelé les Marocains. Le Grand Chef était toujours là.

XIV

Un créateur : Auguste Rodin.

Auguste Rodin a atteint enfin le sommet des sommets. Son nom est arrivé jusqu'au peuple. L'artiste, peut-être le plus vilipendé et le plus exalté des temps modernes, a eu toutes les consécrations. Sa vie entière, à la création fougueuse et au labeur âpre, infatigable, est un des exemples les plus nets du génie qui s'impose, en même temps que de la cruauté misonéiste des foules dites intellectuelles. « Si j'étais mort à l'âge de soixante ans, ce qui eût été normal — me dit-il

un jour — je serais mort pauvre et méconnu. » C'est une parole grave, qui vaut le plus acerbe réquisitoire contre l'incompréhension tenace, et la haine, hélas ! très latine, du nouveau.

Quelques artistes de France, des vrais et des ardents, puis les esthètes d'Allemagne et des esthétisants d'Amérique, proclamèrent finalement au monde la gloire de Rodin. Elle n'est plus discutée, aujourd'hui, que dans les milieux officiels, où, du reste, on la subit. Et depuis la guerre, Rodin avait vécu à Rome des heures magnifiques, dont l'exaltation fleurit ensuite à Paris, dans le solitaire hôtel Biron, par le plus fervent et le plus opiniâtre travail.

J'avais profité d'un répit du Front, d'une « pause » de convalescence, pour revoir Rodin, pour connaître la réaction de son grand esprit à la guerre, pour chercher

sur sa figure magique les « reflets lointains du feu » que j'avais cherchés sur le visage sec et combatif de Gabriel d'Annunzio.

— Il vous attend dans le jardin — me dit la concierge.

Et cette femme du peuple, en me conduisant, ajouta non sans orgueil : — Regardez-le. Il se promène pensif. Il est toujours pensif... —

Je dus, en effet, m'approcher de lui jusqu'à l'effleurer, pour qu'il me vît. Sa tête lumineuse, dont la lumière s'allongeait par la grande barbe, sur la redingote noire, et le silence vibrant qu'il remuait à peine en se promenant très lentement, lui donnaient un aspect grave et lointain. J'eus un sursaut devant cette majesté simple.

— Et la guerre? — pensai-je — a-t-elle seulement touché ses pensées? —

Le but de ma visite était de connaître

cela. Il ouvrit sur moi, en me voyant enfin, ses grands yeux purs, ses yeux indéfinissables, enfantins et profonds à la fois, et il m'éclaira jusqu'au fond de l'âme par un sourire joyeux, le bon sourire réconfortant d'un ami qui vous a en affection. Et pendant un long temps, il me parla de la guerre ; il ne me parla que de la guerre.

— Rome — me dit-il — quelle superbe et incomparable chose humaine ! Pendant qu'on y préparait la guerre, Rome était encore plus belle. Toute vivante, toute frémissante, prête aux grands événements. Rome connaît son destin ; il est toujours au plus haut.

« Je me souviens de l'étrange réception, pour moi si émouvante, que le syndic de Rome me fit jadis. Il me reçut au Capitole, mais tout seul, avec la pompe, les illuminations, que l'on réserve aux grandes réceptions de la ville. J'étais

seul, et il voulut me donner cette surprise, et jamais je ne me sentis aussi petit que dans l'immensité du Capitole, ouvert à moi comme à une multitude.

— Maître, lui dis-je, un génie porte avec lui une multitude, toute une humanité...

Il sourit, et continua :

— Mais, c'est dernièrement que je devais sentir encore davantage l'immensité de Rome. Un événement formidable s'y forgeait. Un peuple se préparait à la guerre volontaire. Cela vibrait dans l'air.

« C'est dommage, poursuit-il, que, en Italie comme en France, les classes d'intellectuels aient trop perdu de vue la vraie beauté. On ne sait plus voir. On voit mal, ou pas du tout, les beautés auxquelles on est peut-être trop habitué. C'est une perte grave, car c'est la

perte du sens de la tradition et de ces « divines proportions » dont parlait Léonard de Vinci. Que fait-on, à Paris, du Palais-Royal, par exemple, si beau? On n'en sait que faire, et c'est à peine si l'on n'ose pas le démolir. A Rome, on était étonné de m'entendre vanter la grâce extrême de la place Navona. Mais chez le peuple, quelle intelligence, et quelle âme !

« En allant au Vatican, pour faire le buste du Pape, j'étais frappé aussi par la franche familiarité qui règne autour des Palais Pontificaux. Une véritable République. Je voyais de dignes prélats, des cardinaux d'un style parfait, s'entretenir sur les portes avec des gens du peuple, deviser en riant. Chez nous, on dirait que la République rend les républicains puissants, fiers et brutaux... Mais à Rome, tout a une âme particulière, extraordinaire.

— Et le Pape, maître, quelle impression vous a-t-il faite?

Rodin me montra le buste achevé. Une tête ramassée à la fois et aiguë, poussée en arrière et en haut, comme la tête altière de l'Henri Becque de la Place Villiers.

— Hélas ! me dit le grand sculpteur, Benoît XV n'est pas Jules II. En allant en Italie, malgré mon âge, je n'avais qu'un but unique : faire le portrait du Pape. Je l'imaginais, en ces heures tragiques du monde, comme soulevé par les masses anxieuses, porté par les foules à des hauteurs sublimes. Ce n'était pas du tout cela. J'avais demandé douze séances, je n'en eus que trois. Et encore, en posant très mal. Je regrette de n'avoir pu étudier assez ses yeux, pour créer dans la glaise ces globes qui sont les yeux des Italiens antiques, ces globes qui semblent

tous pareils, et si différents pourtant, chez les Anciens, autant que l'est la vie intérieure de chaque sujet... —

Je regardais les yeux que Rodin a donné au Pape. Ils ont une vie étrange. Toute la tête a un peu cette attitude soulevée, soulevée par une multitude, que le sculpteur avait rêvée pour un Pontife, comme pour un grand conquérant.

Le buste d'un Benoît XV contraire au réel, mais tel qu'un grand artiste l'eût voulu, sera une des plus vigoureuses affirmations du maître sans repos. C'est le Pape de la Guerre des Races, qui aura régné, malgré lui-même, peut-être, et malgré ses défaillances, pendant la Résurrection totale, par le fer et par le feu, du vieux monde, pendant notre renaissance qui bout encore dans le sang versé.

Auguste Rodin me parlait de Paris. Une impression de deuil flasque, de mono-

tonie très sombre, de lenteur morne, se dégageait pour lui de la Ville-Visage-du-Monde. Il la comparait à ce que Paris était en 1870. Tout autre : c'était un Paris vivant et viveur, une ville exaltée dans sa volonté d'exaltation.

— En 1870, me dit Rodin, tout le monde n'avait pas quitté la capitale. Le recrutement des troupes était différent, certes, et n'enlevait pas tous les citoyens. Mais, en plus, les Parisiens n'avaient pas déserté la ville ainsi qu'ils l'ont fait en si grande partie, par on ne sait quel sentiment bas.

« Même pendant les jours terribles, la ville était animée, vibrante, ne donnait pas cette impression de suspension, d'arrêt, de vide, qu'elle a aujourd'hui malgré les militaires innombrables qui la sillonnent en tous sens, et cette sorte de reprise à moitié de toute activité.

« L'atmosphère totale de la ville est à présent très lourde, assez triste à mon gré.

— Ce qui nous console — ajouta-t-il — c'est que les quelques centaines de mille d'Allemands qui en avaient fait leur proie, n'y sont plus. Je ne pouvais pas me plaindre d'eux, moi. J'étais « doctor Honoris Causa » de l'Université de Iéna ; j'étais en relations suivies avec l'aristocratie sociale et intellectuelle de là-bas, et j'ai même fait le buste de la nièce de Hindenburg. Pourtant, je ne sais pourquoi, j'ai toujours refusé d'aller à Berlin, où cependant j'étais convié avec ferveur. Aujourd'hui, je les vois avec leur férocité atroce, leur fureur iconoclaste, impardonnable. La destruction de nos Cathédrales est la plus grande des infamies. Ce n'est plus des hommes qui peuvent faire cela, mais des fauves aveugles. On a parlé des Allemands dans l'art, et on n'a dit là-dessus

que des bêtises. Mais c'est des Allemands pendant la guerre qu'il faudra parler, et on ne saura jamais leur pardonner... —

Auguste Rodin demeurait pensif et triste. Il a tant aimé les Cathédrales, il a tant accoutumé sa grande âme à vivre dans leur rêve, ayant dicté pendant des années le Livre des Cathédrales, qu'il semblait poursuivre l'image de sa peine. Toute la guerre pour lui devait se résumer dans cette horreur, car les générations refleurissent, mais non pas les chefs-d'œuvre mutilés, les bornes des ascensions humaines détruites...

— Cette guerre — continua le statuaire — on la dirait farouche comme un châtiment divin. Aurait-on attendu des Allemands le point de férocité qu'ils ont atteint? Dans la Bible, on parle des châtiments divins qui consistaient en armées jetées contre les peuples fautifs. On dirait

que nous étions arrivés à un tel degré de décadence, que le Destin, puisque l'on ne parle plus de Dieu, nous a jeté une armée féroce pour nous « punir ». Mais aussi, serons-nous au moins renouvelés après ?

« Nous étouffions littéralement sous une sorte de cauchemar de l'or. Le commerce, l'utilitarisme dominaient toutes choses. Mais qu'est-ce que le commerce, sinon le souci, l'idée fixe des préoccupations matérielles? Ce souci rend les hommes égoïstes, indifférents à toute la vie de l'esprit ; et lorsqu'ils s'enrichissent, ils s'enflent de satisfaction, ne s'occupent plus que de leur basse jouissance, et n'aiment la somptuosité et le luxe que dans ce qu'ils ont surtout de plus apparent. Or, pour un peuple tel que le nôtre, il n'y a pas de luxe sans l'art, manifestation suprême de la vie d'une race, toujours honorée dans les grandes époques.

« On pleurait que le commerce n'allait plus ; jamais on ne s'est plaint, dans les hauts lieux, que l'art n'allait plus... Un changement profond va s'opérer partout. La douleur aura été trop grande pour que l'on n'ait le droit de penser qu'elle sera féconde dans tous les domaines, y compris celui de l'esprit.

« Un souffle d'idéalisme nouveau passera sur le monde latin, redressera nos têtes, et se répandra sur toute la nation, la forçant à regarder plus loin et plus haut qu'on ne le faisait, avant cette effroyable guerre. —

Auguste Rodin avait une claire lumière dans le regard. Il annonçait, prophète de l'âme, la vie plus belle de la race en laquelle il a la plus sûre foi. Cet homme plein de gloire a toujours été le plus anxieux de renouveaux. C'est que lui-même se renouvelait chaque jour, retrouvait chaque jour ce secret divin de la jeunesse

de l'art. Les temps étaient mûrs pour le déchaînement de l'ouragan du sang. L'aurore des temps nouveaux fut toujours sanglante, comme les nuages qui s'ouvrent au soleil le matin. L'aube, livide, indécise, sinistre, fut celle où, en l'an de grâce 1914, Paris, affolé de rythmes langoureux, exhalait ses reines de la rampe et de l'alcôve, et voyait s'ouvrir des portes trop bruyantes au bal cosmopolite des Pierreries. Les temps mûrissaient pour la douleur tragique et rénovatrice. L'aube pointait. L'aurore rouge, nous l'avons vécue.

Je quittais le plus grand artiste vivant, sentant frémir dans mon sang la certitude de la vie qui se renouvelle. Je me souvins de son geste superbe, lorsque la guerre éclata. Il était à Londres pour son exposition, honoré par trois Reines, et il offrit à la ville anglaise toutes les œuvres exposées, d'une « valeur » qu'on n'estime

pas, et d'un « prix » de bronze de plusieurs centaines de mille francs. Et je pensais avec tristesse que l'Ambassade de France à Rome n'a pas encore donné à « l'Homme qui marche », du Palais Farnèse, un piédestal digne. Rodin m'avait dit aussi :

— Il y a en face du Quirinal deux statues équestres merveilleuses : Castor et Pollux. Je les ai admirées souvent. Elles ont un élan extraordinaire ; c'est la véritable *Marseillaise* — non point à la Française, nerveuse, comme celle de Rude, qui est aussi très belle — mais à l'antique, à la Romaine. Le roi d'Italie a dû les regarder, aux grandes heures de décision. Je savais que ces statues avaient la puissance divine d'entraîner le roi, et tout Rome et toute l'Italie... —

Le maître voyait au lointain s'affirmer, à nouveau, dans des clartés inattendues, l'immortalité de toute la race dite Latine.

XV

Un Incitateur : Gabriel d'Annunzio.

J'ai l'impression d'avoir toujours connu Gabriel d'Annunzio. Cet homme, célèbre à l'âge de dix-huit ans, n'a pas cessé, depuis, de se livrer à la plus intense production, en même temps qu'à la vie la plus intense. Il est passé à travers les générations, sans pause ni déclin. Subissant les grands courants de la sensibilité moderne, les orientant parfois, il a repris la devise de la Renaissance : « se renouveler ou mourir ». La pratique ininterrompue des sports a renouvelé sans cesse

son corps menu et vigoureux. L'étude des œuvres du passé, et la connaissance au jour le jour de celles du présent, ont renouvelé son esprit. Il est sur sa brèche glorieuse depuis si longtemps que l'on croit l'avoir toujours connu.

En fréquentant beaucoup Gabriel d'Annunzio, on arrive à découvrir quelques aspects ou quelques gestes de fatigue chez lui. D'habitude, il donne l'image d'un bras tendu, d'un poing crispé. Ses yeux n'ont point la haute ingénuité qu'avaient les yeux de Rodin, perpétuellement émerveillés, ni la limpide bonhomie des yeux de Maurice Mæterlinck ou de Paul Claudel. Ils ont des lueurs livides d'acier ; et ils varient de l'expression fixe et glaciale, un peu mauvaise, d'un magnétiseur, à celle, infiniment douce, d'un grand frère sentimental. Ils éclairent étrangement la sobriété de sa tête, dégarnie de cheveux,

un peu aiguisée par le bouc minuscule, et qui présente l'image d'une masse d'acier poli, un obus ou une poignée d'épée, sur un corps vif, fin et souple comme une lame.

Se renouveler ou mourir... Depuis quelque vingt ans, le poète des « Elégances » était sorti de sa Tour d'Ivoire, la *Turris Eburnea* du Symbolisme, et se jetait dans l'arène millénaire des poètes de la race, avec une seule ambition évidente, celle d'être reconnu un jour comme le poète de l'Italie renouvelée, le Poète épique, l'Aède, le *Vates* des temps nouveaux. Lorsque les premières Louanges de la Mer et des Héros parurent dans une revue romaine, on s'étonna qu'il pût chanter :

Italie ! Italie !
Sacrée à la nouvelle aurore,
par la Charrue et la Proue !

Il invoquait une Italie toute d'héroïsmes et de gloires, et le niveau spirituel italien, et toute la vie italienne, semblaient contredire amèrement l'enthousiasme du Poète, dont on se moqua. C'était là, somme toute, une attitude mentale.

Mais le poète insista, affirma la nécessité de haïr l'ennemi de la race, la race adverse, la tudesque, et il proclama la triste beauté de la très amère Adriatique, l'*amarissimo Adriatico*, enchaînée. Son ton était celui aussi d'un prophète; on s'en amusa, comme d'un littérateur ivre de classicisme.

Le poète s'exila. En France, où la matière du monde nouveau est toujours en haute fusion, il continua à se renouveler, à saisir davantage le sens de l'évolution des peuples. Dans sa retraite verte d'Arcachon, il écrivait ses tragédies de style antique.

Mais à Paris, avenue Kléber, dans ce quartier de l'Étoile, où se nouent, non seulement les grandes lignes architecturales de la ville, mais les grands courants internationaux du luxe des peuples, Gabriel d'Annunzio vivait en sportman, laissant fleurir dans sa maison les signes de tous les sports, laissant traîner sur les divans profonds ses gants de boxe et les colliers de ses levriers.

Gabriel d'Annunzio n'était déjà plus le poète de la villa de la Capponcina, la villa florentine que l'Italie livra assez ignominieusement aux enchères du snobisme américain. L'appartement sportif de l'avenue Kléber convenait mieux à l'homme qui suivait de loin la montée foudroyante de sa patrie, et rêvait pour elle ses plus beaux rêves épiques. Les temps se rénovaient, et le poète voulait les suivre.

Les premiers jours de la Guerre des Races, et pendant de longs mois, d'Annunzio a réellement souffert de honte. Son désir de voir son Pays entrer dans la lice avec l'élégance de la spontanéité était si fort, qu'il m'affirma un jour sa douleur de voir le temps s'écouler en pourparlers semblables à un marchandage, sa peine d'être Italien. Il croyait que l'heure de l'intervention spontanée, par la seule volonté du peuple, éclatant comme une fusée de gloire, était passée. Les événements lui ont démontré le contraire. Et il en était heureux.

Il était heureux dans cet appartement de l'hôtel romain, qui ressemblait, avec lui, au campement d'un chef.

Je cherchai l'hôtel à Rome. Je devais revoir le poète après la « Semaine de Passion » où il avait décidé une volonté nationale, affermi l'aspiration de tout un peu-

ple, en la pétrissant par la seule force du verbe, intransigeant et lyrique. Je savais que l'hôtel était en face du Palais qu'habite la reine muette, la reine douairière. Deux hommes du peuple, deux admirables latins du Latium, à la chemise échancrée sur un cou herculéen, passaient à côté de moi. L'un murmura à l'autre :

— Voici la chambre de d'Annunzio.

L'admiration, la vénération étaient si claires dans la voix de l'homme du peuple, que la consécration, voulue par le poète depuis vingt années, me parut atteinte. Il s'était donné au peuple avec ardeur, il avait exprimé tout ce qui, pendant dix mois de guerre, avait fermenté dans l'âme de la nation, avec les paroles précises qu'il fallait prononcer. La voix du poète avait éclaté, à l'heure voulue, comme une fleur de feu. La spontanéité des enthousiasmes, enfin dégagés de toute gangue

politique, avait arrêté l'heure historique. Et le peuple s'était vraiment identifié avec son poète.

Lorsque celui-ci m'ouvrit ses bras d'ami, j'eus l'impression que je n'avais plus devant moi l'écrivain de la Capponcina, ou d'Arcachon, ou de Paris. C'était un autre homme : un chef aguerri et en guerre. Une nouvelle attitude à prendre et prise, par cet amoureux du geste, par cet obstiné symboliste, qui a toujours réalisé le miracle de la fusion parfaite de la volonté d'être et « être ».

Sa joie me parut sincère quand je lui racontai le petit épisode d'admiration des deux hommes du peuple.

— Oui, me dit-il. J'ai vécu avec une intensité inouïe avec le peuple. A Gênes comme à Rome, il a été admirable. Il a répondu à l'appel, qu'il portait d'ailleurs en lui depuis le mois d'août, l'appel iné-

vitable de la Race. Une force irrésistible, contre laquelle les politiciens infâmes ne pouvaient que se briser. Et remarquez ceci : tandis que le peuple italien a été tenu au courant de tout ce que les Empires du centre lui offraient, nul n'a songé, ni ne songe, en Italie, à demander ce à quoi les alliés s'engageaient. C'est la guerre contre le Tédesco. La guerre rêvée, la guerre de sentiments. Les gouvernements sont d'accord sans doute sur tous les points matériels et pratiques ; le peuple n'a eu cure de se renseigner, et il a déclaré la guerre...

Le peuple a déclaré la guerre, en Italie. Il est des hommes graves et pondérés qui remercient l'ancien président des Ministres, « l'homme de Dronéro», le « traître gavé par l'étranger » d'avoir, inconsciemment, déchaîné le mouvement le plus formidable qui ait secoué une na-

tion pour affirmer sa volonté de guerre. Ils le remercient d'avoir permis au peuple italien de donner de lui un si éclatant spectacle, à l'heure où l'étranger semblait douter des décisions de l'Italie, en sourire un peu.

Pendant que la causerie se déroulait, entre le poète et moi, dans le hall moelleux de l'hôtel, les visiteurs se succédaient. Des amis du poète, ou des hommes qui avaient toujours lutté pour l'intervention italienne, et goûtaient aujourd'hui la joie du devoir accompli dans le succès ; ou des jeunes hommes, écrivains, artistes, qui venaient saluer l'homme du rêve d'une nation, devenu l'homme de l'action nationale. Le dîner était servi. La table de Gabriel d'Annunzio est toujours table ouverte. On s'y asseyait en chœur, et le poète, doucement las du travail de la journée, présidait fraternellement, comme sous la tente dans un campement idéal.

Je songeai à Lamartine sans cesse. Quoique leurs aspects physiques et moraux ne soient pas du tout les mêmes, je me plaisais, pour une heure, à voir chez les deux poètes le même souci de perpétuelle élégance, le même amour éperdu des nobles choses, la même cohésion absolue entre le rêve et la vie, la même vigueur magnétique et entraînante à l'heure du danger et du trouble. Évidemment, Lamartine demeure plus profondément pur, plus tendrement sentimental. Ils sont également magnifiques.

Quelqu'un demandait :

— Maître, en venant en Italie, avec les feuillets du discours de Quarto, qui allaient s'égrener en paroles de flamme devant la mer Gênoise, n'avez-vous pas douté de ce réveil épique de l'Italie?

— Non. Lorsqu'on me pria de ne pas parler de Luigi Piastri, le dernier survi-

vant de la croisade italienne contre l'Autriche, mort au début de cette guerre portant encore sur sa chair les marques visibles des chaînes tudesques, j'eus un sursaut. Je sus ensuite que le roi ne viendrait pas à Quarto. En passant la frontière, je rencontrai en même temps l'âme enthousiaste de la plus noble Italie, et les premiers échos des infamies qui se tramaient dans l'ombre des politiciens véreux. Mais je n'ai pas douté. Je savais que les temps étaient mûrs pour nous. —

La voix du poète était un peu lasse.

La « Semaine de Passion » n'avait pas fatigué cet organisme d'extraordinaire vigueur; mais les émotions, et ce grand consentement du peuple, allumé comme un véritable incendie autour de lui, lui donnaient une gravité nouvelle qui me surprenait. C'est que réellement, pendant huit ou dix jours, d'Annunzio a été l'âme

vivante de la vengeance contre les politiciens de l'infamie, et de la volonté guerrière du peuple.

— Je garde un terrible souvenir, me dit le poète, de la soirée au Théâtre Costanzi. Devant une salle sombre, plongée dans un silence de mort, je prononçais lentement, froidement, l'accusation : « Je vais vous dire des choses très graves... » Et lorsque j'annonçai que, rue Viminale, le sang avait déjà coulé devant les barricades du peuple, le théâtre bondit et se précipita dehors. Ce souvenir est resté en moi plus violent que celui de Quarto, et du jour où je parlai au Capitole. J'ai vraiment senti pendant une semaine le peuple en moi. En relisant maintenant les paroles prononcées dans la ferveur des multitudes indignées ou enthousiastes, je remarque moi-même une différence de style qui ne m'étonne pas. Je crois que

je suis entré de plus en plus dans la multitude, et ce qui était encore littéraire au début, est devenu plus vivant, plus charnel...

— Paroles et sang ! *Parole e sangue !* dit l'un de nous, rappelant l'hémistiche de Dante.

— Oui, poursuivit le poète. Je corrige en ce moment les épreuves de tous les discours de ces jours : ils vont paraître en un volume de propagande. Paroles et sang.... Il faut batailler encore.

Soudain, il se leva, et porta un toast en français. Nous étions tous debout, les amis français et italiens, réunis comme pour un rite.

— Une des premières villes arrachées par les Italiens aux Autrichiens s'appelle : Ala, qui veut dire : Aile. Je bois à ce mot d'augure lancé dans les espaces.

L'action intense, l'action véhémente

rêvée, n'avait pas endormi l'écrivain. Pendant tout l'après-midi, tous les jours, il travaillait. Il n'avait pas encore commencé les Canzoni de la nouvelle Geste qui bouillonnent en lui et qu'il chantera ; il écrivait des « messages » pour les Amériques, et des articles pour les journaux américains, afin de « gagner sa vie », nous dit-il, et de payer le luxe nécessaire à sa nature. Les habitués de la « table des amis » l'attendaient parfois jusqu'à neuf heures du soir pour dîner ; et il se mettait au travail immédiatement après le déjeuner.

Emerson rappelle que la simple lecture de cette phrase : « Il peut terriblement travailler » était pour lui un véritable coup de fouet. Une journée dans l'atmosphère d'Annunzienne est un tonique extraordinaire.

Le soir, en sortant de table, on se promenait dans le cœur même de la plus

formidable Rome. On était quelques-uns, serrés autour du poète qui noue depuis trente années les plus fières aspirations de sa Race. Chaque soir, cette « brigata di amici », une de ces brigades d'amis qui animaient jadis à Florence les jardins des Humanistes, s'en allait sur la voie Appienne ou, plus près, à la tombe de Cæcilia Metella, ou au Colisée. L'on devisait sur la guerre et sur le sort de gloire neuve que l'histoire peut réserver encore une fois à la race méditerranéenne. L'on parlait à voix haute, gaiement.

— Le couronnement de l'effort a été long à venir — nous disait un jour d'Annunzio. — Mais aussi, maintenant, nous sommes admirablement prêts. Et voilà que j'ai oublié toutes les heures d'angoisse que j'ai vécu dans cette douce France qui peut être sublimement farouche. En Italie, on n'était pas prêts, on le sait. On a

douté. J'ai douté moi aussi les premiers mois. Mais ce qui semblait une période d'hésitation, n'était qu'une période de préparation. Maintenant, nous voici préparés dans tous les sens, spirituellement et moralement; prêts aussi aux grandes douleurs dont sont semées les voies du triomphe.

« Et l'on oublie tant de misères. Je souris en me souvenant qu'il n'y a pas plus de quelques semaines, on m'annonça, une nuit, que les politiciens de la trahison avaient vendu mon corps aussi, et que j'allais être arrêté comme perturbateur, et jeté dans une forteresse, tandis que mes amis français, autres perturbateurs infatigables, allaient être renvoyés au delà des frontières. C'étaient des balivernes. Pourtant, ce soir-là, pendant deux heures, nous crûmes que la partie était perdue, que Giolitti allait triompher. Deux heures!

...Une voix plus haute parla en nous, redonna la confiance absolue. Le lendemain, en effet, l'homme de l'Italie, Salandra, reprenait le pouvoir et déclarait la guerre sainte.

Le Colisée, immense d'ombres et de clartés lunaires, nous encerclait dans une vision de gloire antique et présente. Personne ne parlait plus. Les visiteurs nocturnes, au Colisée, sont, en temps ordinaire, fort nombreux. On les compte parfois par centaines. Ce sont des couples en amour. La guerre a dépeuplé aussi ce monde dans le monde, ce monde de pierre romaine.

Le gardien a beau murmurer à des étrangers égarés là : « De ce côté entraient les empereurs... » Sa voix se perd comme une évocation lointaine. Des arcades, tout en haut, trouées sur le ciel lumineux, semblent regarder avec

des yeux vides et vivants. Et de la grande fosse monte l'odeur de l'humidité qui fait penser à l'odeur des fauves, et comme des voix confuses, des siècles morts...

Tous les soirs, la promenade pouvait se prolonger un peu, dans l'âme de la vieille Rome. Mais ce n'était plus pour personne l'extase sur ce que les Latins furent. C'était une exaltation sur le sort nouveau, confié, en deçà et au delà des monts, à la puissance des armes, à la générosité du sang.

Gabriel d'Annunzio, qui a synthétisé pendant de longs mois en France la volonté de guerre, l'élite vivante de son pays, et, pendant une neuvaine, la volonté de tout le peuple, allait devenir le témoin oculaire lyrique de la guerre. Lorsqu'il reçut du généralissime italien l'autorisation souhaitée de suivre les armées, soit aux armées, avec son ancien grade de lieutenant des lanciers Novara,

soit sur un vaisseau de guerre, il eut une joie sans pareille, une joie toute juvénile. Il dit :

— Je n'irai pas maintenant sur la mer, il me faudrait attendre à Tarente, m'a-t-on conté, qui sait combien de semaines ou de mois. Je vais à Venise, rejoindre l'état-major du duc d'Aoste. De là, je pourrai rayonner sur mer, si la bataille m'y engage....

Il ajouta :

— Je suis reconnaissant au généralissime d'avoir compris qu'il faut que je voie...

En effet, cela fut bien. Depuis Sophocle, depuis Dante, les poètes ont été guerriers, parce qu'il faut que les poètes voient les éclosions héroïques. C'est dans la tradition de la Race. L'âme lyrique de sa nation est en lui, observe et enregistre, pour ensuite chanter la gloire

nouvelle. Gabriel d'Annunzio a eu cette faveur particulière, qui a dû exalter son culte, peut-être excessif, du passé et des attitudes du souvenir.

En le quittant, ce lointain mai 1915, pour m'en aller aux Dardanelles, je répétais en moi-même ces mots :

— Une des premières villes arrachées par les Italiens aux Autrichiens s'appelle : Ala, qui veut dire : Aile...

L'augure non seulement pour son Pays, mais pour toute la Race qui doit encore dicter au monde quelques lois de hautes harmonies.

Un poète avait parlé.

FIN

TABLE

I

VISAGE DES MASSES

I. — Visages de la guerre, loin du front. 3
II. — Un camp de préparation dans le Gard..... 13
III. — L'âme paysanne de la France... 25
IV. — Une prison dans la tourmente : Clairvaux..... 33
V. — Un camp de prisonniers en Provence 51
VI. — Un hôpital de guerre 67
VII. — Une fête de guerriers : l'Oasis en altitude..... 83

II

VISAGE DES VILLES

VIII. — La volonté de Paris..... 99
IX. — Le labeur de Lyon..... 115
X. — Les remous de Marseille..... 135

XI. — La sérénité de Rome..... 151
XII. — Le visage de Gênes-la-Superbe.. 165

III

VISAGE DES HOMMES

XIII. — Un chef : le général Gouraud.... 179
XIV. — Un créateur : Auguste Rodin.... 191
XV. — Un incitateur : Gabriel d'Annunzio 207

171

4980 4

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

26 03 73

a39003 002447943b

CE